N° 197 1er Février 1936

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

Dieu aimé dans le Christ

Si Notre-Seigneur Jésus-Christ est vraiment, suivant le beau mot de l'Épître aux Hébreux, « l'auteur et le consommateur de notre foi (1) », il l'est pareillement de notre charité. Il doit y avoir au cœur de tout chrétien un grand amour. Ce grand amour, chez nous, ne peut exister ni prospérer que dans le Christ et par le Christ. Le cœur du chrétien n'est pas autre chose que le cœur même du Christ. On ne fait pas assez cette liaison. Elle est pourtant absolument capitale. Nos vertus théologales sont chrétiennes par essence. Elles sont même les vertus chrétiennes par excellence. Et cela veut dire que ce sont elles qui nous rattachent le plus à Jésus-Christ. Elles nous viennent de lui, elles nous ramènent à lui, elles nous transforment en lui; elles demeurent elles-mêmes toutes concentrées et composées en lui. Vivre selon ces vertus, c'est

(1) Hébr., XII, 2.

véritablement laisser vivre le Christ en nous, c'est continuer la vie de Jésus, sa belle vie spirituelle.

Pour la charité, ce rapprochement est encore plus vrai que pour les deux autres vertus théologales. Notre-Seigneur, on le sait, n'a eu ni la foi ni l'espérance. Il est vrai qu'il a eu mieux. Par sa vision de Dieu, il a supérieurement édifié notre foi; et, par sa possession de Dieu, fondé notre espérance. Mais enfin ce n'est ni sa foi ni son espérance que nous avons. Tandis que c'est formellement sa charité qui devient notre charité, son amour qui devient notre amour, son cœur notre cœur. *Caritas Christi urget nos* (1) : ce mot de saint Paul est vrai en tous sens.

Essayons de voir d'un peu près comment se fait cette espèce de communication des cœurs. Elle se réalise de toutes manières, et on ne s'imagine pas à quel point. Ce grand amour de charité, qui ne veut rien moins que transformer en nous avec l'objet à aimer la manière même d'aimer, se présente à nous sous la forme la plus noble, celle de l'amitié. C'est notre saint Thomas qui a eu, certainement plus que tout autre et probablement avant tout autre, cette idée géniale et sacrée tout ensemble de regarder la charité comme une amitié et de la définir comme telle (2). Ce faisant, certes il n'inventait rien. Mais il recueillait et expliquait la suave et sublime charité, telle que l'offrait précisément toute la révélation, telle que la pensait et la vivait toute la tradition chrétienne. Il prenait à témoin le Philosophe qui avait analysé avec tant de précision l'amitié humaine et il se servait de ces analyses pour exposer l'amitié divine. Il composait un travail de théologie d'une incomparable beauté. L'amour de charité nous était ainsi dévoilé, dans son

(1) II Cor., v, 14.
(2) IIª IIæ, q. 23, art. 1.

fond et dans ses actes, comme une très réelle amitié. Amitié de l'homme pour son Dieu, amitié de l'homme pour son prochain. Aussi surnaturelle d'ailleurs et aussi théologale d'un côté que de l'autre, du côté du prochain comme du côté de Dieu.

Or, qui donc nous met de la sorte en amitié avec le prochain et en amitié avec Dieu ? Je prétends que c'est Jésus, et Jésus seul. Et je voudrais le montrer, séance tenante, en ce qui concerne l'amour de Dieu.

*
* *

Selon le Philosophe et selon le Théologien que je viens de dire, l'amitié se résume en ceci : un bel amour vrai, désintéressé et dévoué, supposant ou proposant la réciprocité, et se fondant sur une certaine communauté d'être et de vie. Voilà bien ce qu'est l'amitié dans son fond et à quelles conditions elle peut s'établir entre deux cœurs.

On pourrait croire qu'il dût être assez simple et assez facile à l'homme d'aimer un Dieu qui, à tout prendre, lui est tout. En droit, oui. En fait, non. Et c'est au contraire une grande et difficile entreprise que de nous rapprocher de notre Dieu, surtout jusqu'à nous unir à lui par les liens d'une véritable amitié. Il faut, pour cela, profondément remuer le cœur humain et transformer sa manière d'aimer. Mais il faut aussi s'assurer du cœur divin et saisir dans sa grande amabilité ce Dieu qu'il s'agit d'aimer. Or la difficulté vient des deux côtés à la fois.

Du côté de Dieu, si on a seulement un peu d'esprit et un peu de lumière dans l'âme, on devine bien une suprême Beauté, une souveraine Amabilité. Mais c'est une Beauté qui nous échappe et qui ne nous dit rien.

Pour nous, Dieu est à la fois quelqu'un de trop immense et de trop répandu, et quelqu'un de trop intime et de trop réservé. Qu'il se présente à nous dans l'étendue des choses, ou que ce soit dans le secret des âmes, ce Dieu ne nous offre qu'une Réalité pour ainsi dire insaisissable. Il est trop Esprit pour les êtres de chair que nous sommes et que nous restons. Un philosophe se plaignait de ce que Dieu ne fût pas aussi tangible que l'est un coup de baïonnette, ou l'effleurement d'un baiser (1). « Tard je t'ai connue, tard je t'ai aimée, Beauté toujours ancienne et toujours nouvelle », gémit saint Augustin. Même sous la plus vive lumière de la foi, la Beauté de Dieu ne nous saisit pas, ou du moins ne nous prend pas aux entrailles. Et, au contraire, tant d'autres amabilités autour de nous se présentent à nos yeux et se font séduisantes au possible : celles-ci sont parfaitement adaptées à nous, ou du moins elles le semblent; aussi elles refoulent d'autant l'inhumaine amabilité de Dieu. Les attraits divins, si grands soient-ils, risquent d'être réduits à rien par ceux tellement plus accessibles des personnes ou des choses qui nous entourent.

D'ailleurs ce n'est pas seulement l'Amabilité de Dieu qui nous échappe, c'est son Amour même. Laissés à nos propres vues, nous ne sommes pas si sûrs que Dieu nous aime. Cette conviction est cependant bien nécessaire si l'on veut fonder l'amitié et déterminer la réciprocité. La raison toute seule, je ne sais pas si elle peut arriver à nous démontrer que Dieu est amour. Il ne faut rien moins que toute la révélation pour nous persuader de cette vérité et créer cette sécurité si indispensable. « Dieu est amour, proclame saint Jean, et nous croyons profondément en cet amour... Oui, c'est bien vrai, Dieu est

(1) Wells.

amour... Et nous l'aimons, parce qu'il nous a aimés le premier (1). » Mais saint Jean précise nettement en quoi il trouve la preuve de cet amour et ce qui lui a révélé le cœur de son Dieu : « C'est en ceci que Dieu a bien voulu envoyer son Fils comme victime pour nos péchés... comme sauveur du monde... que nous avons connu l'amour que Dieu nous porte (2). » Aussi devons-nous considérer cette persuasion comme « la triomphale victoire de notre foi » et ne chercher qu'en Jésus-Christ le grand témoignage que Dieu nous donne de son grand amour pour nous (3). Hors de la foi en Jésus, nous nous heurtons à l'impénétrable énigme du cœur divin. Même dans cette foi, il n'est pas donné à tous les chrétiens de ressentir à un égal degré l'amour que Dieu leur porte, surtout à chacun d'eux en particulier. Ce n'est justement qu'en s'attachant bien à Jésus-Christ et en avançant dans son amitié qu'on arrive à se convaincre que « Dieu est pour nous... et que rien de créé ne peut nous séparer de l'amour dont il nous enveloppe dans ce Christ Jésus, notre Seigneur (4) ». Jésus seul nous donnera cette assurance que Dieu est venu nous rechercher jusque dans l'incertitude et dans l'inimitié où nous sommes naturellement. Seul il nous convaincra que Dieu nous est plus ami que tel et tel. Seul il résoudra l'énigme que nous rencontrons du côté de Dieu, et tranchera la difficulté que Dieu a de se faire aimer.

De notre côté il y a aussi difficulté. Sans doute nous avons en nous une grande puissance ou faculté d'aimer. Sa capacité est même telle que rien de fini ne peut la

(1) I Jean, IV, 8, 16, 19.
(2) I Jean, IV, 10, 14, 16.
(3) I Jean, V, 5-15.
(4) Rom., VIII, 31, 39.

combler. Tout amour, dans la mesure où il est imparfait, précaire et limité, flotte, comme dit Pascal (1), dans cette insatiable capacité. Il ne saurait la remplir. Il y laisse fatalement du vide. Il est bien vrai, ô Dieu, que tu nous as fait pour toi et que notre cœur, au fond, n'est pas en repos tant qu'il ne se repose pas en toi. Mais chacun de nous, plutôt que de se dilater en toi, demeure beaucoup trop replié sur soi et comme enfermé en soi. C'est là le malheur. Il est difficile à l'homme de sortir de soi et de pousser son désir d'aimer jusqu'au pur et parfait don de soi. Ce vrai amour, en somme, nous dépasse. Très souvent on ne fait guère plus que s'aimer soi-même. Beaucoup paraissent pour ainsi dire incapables d'autre chose. Et de bons cœurs parfois, même sous couleur de se donner, sont très occupés de se rechercher. Cette tare en amour semble à peu près sans remède.

L'on se fait, il est vrai, des idoles. On les pare de tous les attraits. On leur attribue les plus chères perfections. Et l'on croit aisément leur donner tout son cœur. Il y a dans ce cas beaucoup de mirage. On se voue un amour éternel, et cela dure un temps. Encore est-il assez rare, même le temps que durent les affections les plus fortes et les plus passionnées, qu'on arrive à dépasser l'amour de concupiscence et à éviter le retour à soi pour s'élever vraiment à l'amour d'amitié et à l'oubli de soi. Il vaut autant le reconnaître, l'histoire de l'homme en amour est pauvre. Et ce n'est pas seulement question de personnalité ou de tempérament individuel, c'est question de race et de déformation originelle.

*
* *

Voilà donc, en un bref aperçu, à quels genres de dif-

(1) Pascal, *Discours sur les passions de l'amour.*

ficultés va s'attaquer chez nous la grâce de Jésus-Christ. Elle en triomphera. Elle remportera sur ce terrain de bien belles victoires. Elle tiendra cette gageure de nous pousser sans cesse à aimer Dieu d'une véritable amitié, c'est-à-dire au point que nous vivions non plus pour nous mais pour lui (1). Et cela, non pas seulement de temps en temps, dans quelques actes exceptionnels et intermittents; mais, profondément et tout le temps, par une disposition permanente et une inclination constante. La grâce chrétienne va enraciner dans notre nature la charité envers Dieu. Elle va faire de cette charité comme une énergie latente au plus profond de nous-mêmes, capable de bouleverser notre existence de fond en comble et de surnaturaliser tous les actes de notre vie.

Ce don, précieux entre tous, qui nous met au cœur la vertu d'aimer Dieu et de le prendre en amitié, est ce qui exprime le mieux l'état de grâce et annonce le mieux l'état de gloire. Déjà il nous transporte jusqu'en Dieu. Il nous unit à lui, nous transforme en lui. C'est en cela qu'un tel don dépasse celui de l'espérance : l'espérance imprime en nous tendance et mouvement vers Dieu, mais la charité est déjà toute en adhérence et conformité à Dieu (2). L'une et l'autre conjointement nous le donnent pour notre fin suprême et nous font nous précipiter en lui avec plus de force que nous ne pouvons nous jeter à nos fins les plus proches suivant nos appétits les plus naturels. Une jeune sainte disait : « Mon Dieu, tu es tendre pour moi comme une mirabelle. »

Et celui qui est cause de cela, c'est Jésus. C'est lui qui a assumé la difficile entreprise et qui a surmonté les deux obstacles qu'elle opposait. — D'une part, Notre-Seigneur

(1) « Ut scilicet homo non sibi vivat sed illi », IIª IIæ, q. 23 et 27.
(2) Iª IIæ, q. 28.

a surélevé dans l'humanité la capacité d'aimer. On peut dire qu'il nous a sortis de notre égoïsme et délivré de nos idolâtries. On peut dire qu'il a renouvelé l'amour humain jusque dans sa source. Quand il parle d'une eau vive qui nous rafraîchit le cœur et qui est en nous une source jaillissant en vie éternelle (1), on sait ce que cela signifie. — D'autre part, en dévoilant devant nous la souveraine amabilité de Dieu et l'étonnante amitié qu'il a pour nous, ce Christ béni nous a rendu Dieu enfin sensible au cœur. Il a réussi à faire de ce Dieu un objet d'amour, en même temps qu'il nous convainquait de toutes les raisons que ce Dieu avait d'être aimé et chéri. Avec Jésus, Dieu devient enfin le bien-aimé. Telle est assurément la plus grande grâce que nous ayons reçue de la plénitude du Verbe incarné (2).

Comment cette grâce d'amitié avec Dieu a été donnée au monde et répandue en nous « par l'intermédiaire de Jésus-Christ (3) », voilà qui mériterait un examen bien approfondi. Il y faudrait, ce me semble, distinguer deux choses. C'est qu'en ceci Jésus agit et influe tout ensemble comme homme et comme Dieu. Et c'est là ce qui fait très précisément la force incomparable de sa grâce. Il en est à la fois l'auteur principal et l'instrument parfait. — Comme homme, il réalise en lui, pour l'offrir à tous les siens, le prototype de l'amitié de l'homme avec son Dieu. Et notez bien, même en son humanité, il ne se présente pas simplement comme un modèle posant devant nous, mais il est bel et bien agissant au-dedans de nous. Il est profondément insinuant. Il s'évertue à faire passer dans tous les membres de son corps mystique l'ardent amour pour Dieu dont il est lui-même embrasé. « C'est du feu,

(1) Jean, IV, 10, 14.
(2) Jean, I, 16.
(3) Jean, I, 17.

disait-il, que je suis venu jeter sur la terre, et combien je désire que ça flambe (1). » — Comme Dieu, le Christ a cette autre prérogative d'être lui-même en sa personne le Dieu qui cherche à être aimé. Personnellement, il peut nous montrer combien Dieu est aimable et jusqu'à quelle extrémité il nous aime. Il ne se contente pas de montrer : il opère. Il n'est pas seulement probant, il est touchant. Et lorsqu'il nous touche, c'est Dieu même qui nous touche. De sorte qu'on n'a qu'à se laisser faire. Les chrétiens aiment Dieu comme le Christ les y porte. Et ils aiment Dieu comme il est dans le Christ.

*
* *

Ce don d'aimer Dieu, que Jésus possède en tant qu'homme, est absolument singulier. Mais la grâce qui en découle est capitale et extrêmement communicative. C'est un point qu'on ne saurait trop méditer. Par exemple, lire l'Évangile à cette lumière est une révélation.

Étant donné que tout ce qui a lieu dans sa sainte Humanité le Fils de Dieu l'assume en lui et le fait sien, l'amour de ce Christ pour son Dieu ne pouvait prendre qu'une seule forme, celle de l'amitié d'un fils pour son père. C'est bien ce que nous voyons dans l'attitude et dans la vie de Jésus. C'est bien ce que saint Jean a parfaitement vu en son Maître aimé : « Une gloire de Fils unique (2). » Sans doute, plus ostensiblement peut-être, du moins aux yeux de la foule, les relations de Jésus avec son Père prennent des airs de révérence et de religion. Mais, plus profondément, à coup sûr, elles sont empreintes de familiarité et imprégnées de tendresse. Combien

(1) Luc, XII, 49.
(2) Jean, I, 14.

de scènes ou de mots de l'Évangile on pourrait apporter ici en témoignage! On y verrait le Christ dans une indicible amitié avec son Père. On l'y verrait recevant et rendant toutes les marques de l'amitié. C'est manifeste.

A trois grandes reprises, lors de son Baptême, puis de sa Transfiguration, et encore aux approches de sa Passion, Jésus se fait dire, non pour lui certes, mais pour nous, qu'il est « le Bien-Aimé à qui vont toutes les complaisances » du Père (1). Il demeure, on le voit bien, dans le sentiment intime, intense et perpétuel, d'une présence adorée et aimée. Il aime et il est aimé. Outre la certitude de demeurer dans un tel amour, il a la vision de Celui qu'il aime et dont il est aimé. « La face de mon Père (2) », comme il dit. Et il est toujours, en effet, face à face avec lui. Évidemment, il est épris de la beauté du Père et sous le charme de la Présence. Il en est remué à fond. Il pratique à la perfection le grand précepte. Il se porte vers le Père d'un amour qui lui tient aux entrailles et qu'il a, pour ainsi dire, dans le sang. Mais aussi d'un amour de choix et de prédilection, qui prend tout son esprit et tout son cœur et qui ne se connaît pas de mesure. Il aime son Père de la façon la plus désintéressée : il ne cherche qu'à se dévouer et il est tout prêt à se sacrifier pour lui. On se rend compte que toutes les conditions de l'amitié sont là surabondamment réunies.

Aussi tous les actes de l'amitié s'ensuivent. Cet Homme-Christ est heureux de se consumer pour son Père. Il se plaît à passer sa vie avec lui, ses jours, ses nuits, tout son temps, au contact de l'Éternel. Il s'accorde pleinement avec lui en toutes choses : il se réjouit de ce qui sourit au Père et il souffre atrocement de ce qui

(1) Luc, III, 22; IX, 35 (et synopt.); Jean, XII, 28.
(2) Matth., XVIII, 10.

offense le Père. Il est lui-même la gloire de son grand Intime, en ce sens qu'il se fait de lui une vue splendide et lui dit une louange incomparable : le Christ magnifie Dieu (1). En outre, il travaille à répandre cette gloire : il veut que Dieu vive et règne en ce monde et en l'autre, il veut que toutes les Présences divines soient reconnues ou reçues de toutes parts. Et l'on sait avec quelle ardeur il s'en occupe et quelle application passionnée il y déploie. Non seulement il en vit, mais il en meurt. Si enfin il dégage d'ici-bas sa sainte Humanité par la Résurrection et par l'Ascension, c'est encore et toujours pour qu'elle soit glorifiée au sein du Père, c'est-à-dire pleinement épanouie dans l'éternelle amitié avec le Père : « Pour moi, dit Jésus à son heure dernière, je t'ai glorifié sur la terre, ayant achevé l'œuvre que tu m'as donnée à faire ; et maintenant, ô Père, glorifie-moi auprès de toi de la gloire que j'avais auprès de toi avant que le monde fût... Père, tu m'as aimé avant la création du monde... A ceux que tu m'as donnés en ce monde, j'ai fait connaître ton nom (c'est-à-dire qui tu es pour moi et qui je suis pour toi) et je le ferai connaître, afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et moi en eux... (2) »

Jésus laisse assez entendre par cette prière brûlante combien sa grande amitié pour Dieu veut être contagieuse. Il est haletant de la propager, de la communiquer parmi les siens, de la leur infuser. C'est qu'aussi bien il a su et saura faire fleurir et fructifier au cœur de l'humanité, au cœur de la sienne et au cœur de la nôtre, ces deux choses qu'exige la charité envers Dieu : dans Notre-Seigneur Jésus, dans l'amour même qu'il a pour son Père, nous sommes tout transportés, nous sentons

(1) « Clara notitia cum laude. »
(2) Jean, XVII, 4-5, 24, 26.

combien Dieu est aimable et comment notre cœur peut l'aimer. Le plus grand ami de Dieu, c'est Jésus-Christ. A ce titre, il est bien notre chef, et le prince de tous ceux qui cherchent à aimer. Avec lui et grâce à lui, Dieu est mis dans toute son amabilité et dans toute son amitié envers nous, et notre pauvre cœur de chair éprouve jusqu'à de la tendresse envers le Dieu qui est pur Amour et pur Esprit.

Cet entraînement dans la divine amitié est d'ailleurs d'autant plus fort que Jésus a le moyen d'être, en sa personne même, non pas seulement l'Homme qui peut le plus faire aimer Dieu, mais le Dieu qui se fait aimer. De là l'autre aspect de sa grande œuvre en fait de charité.

*
* *

En tant que Dieu, le Christ est l'objet même de notre amour et l'auteur de la grâce qui nous coule cet amour dans l'âme. A cause de cela, ce que nous venons de dire est largement dépassé. Jésus n'est pas seulement le propagateur insigne, l'instrument capital, le prince de la charité : il en est l'auteur et le consommateur, le principe et la fin. Dans l'amour de Dieu, Notre-Seigneur occupe une position singulière, comme du reste dans la vision de Dieu. En Jésus, la Divinité est dans cette situation d'un auteur spirituel qui se serait donné à lui-même dans sa plus parfaite créature le plus parfait organe de sa pensée et de son amour, et qui, grâce à cet organe, pourrait s'offrir à soi, sans sortir de soi, le plus parfait exemplaire de toute l'amitié qu'il aspire à donner et à recevoir. Cette union hypostatique, mystère du Verbe incarné, est quelque chose de prodigieux quand elle dévoile ainsi ses conséquences.

L'admirable charité qui nous est donnée dans le Christ,

ce n'est pas uniquement le plus bel amour que jamais homme ait eu pour son Dieu, c'est l'amour même que Dieu porte à Dieu. Chose étonnante et qui demande ici toute notre attention, cette admirable charité, Jésus ne se borne pas à la contenir en lui, il cherche à la répandre en nous sans qu'elle perde rien de sa qualité divine. C'est pour cette raison qu'il se fait aimer non seulement comme homme mais comme Dieu. Il a eu, même durant sa vie mortelle, des exigences en amour qui ne pouvaient être que d'un Dieu. Il voulait qu'on l'aimât par-dessus tous les amours humains. Il y a là une affirmation très nette quoique indirecte et pleine de tact, une des preuves peut-être les plus saisissantes, de la divinité de Jésus. Seul un Dieu peut légitimement se faire aimer de la sorte. De même qu'il peut dire : « Me voir, c'est voir Dieu (1) », il lui est parfaitement loisible de promulguer que l'aimer c'est aimer Dieu (2). Au vrai, c'est ainsi qu'il procède. Par là il trouve, si j'ose dire, le joint pour acclimater et parachever en nous l'amour de Dieu, des deux côtés où cet amour a besoin de l'être, parce que forcément il nous dépasse toujours.

D'abord, du côté de l'objet à aimer, que fait Jésus en se présentant à nous comme Dieu ? Il réussit à parfaire pour nous cette adaptation à ce qu'on aime, qui est si nécessaire dans tout amour et si malaisée dans ce grand amour (3). Il finit de mettre Dieu à portée de notre cœur. Il nous le rend, pour ainsi dire, sensible. Dans le Christ, nous possédons enfin notre Dieu tel que nous avons besoin de l'avoir pour nous éprendre de lui et pour nous

(1) Jean, XIV, 7, 9.

(2) Je reviendrai sur cette amitié que Jésus demande que nous ayons pour lui-même.

(3) « Coaptatio ad objectum », dit saint Thomas.

lier d'amitié avec lui. Jésus nous offre la réalité et l'intimité même de Dieu de la façon la plus touchante, sous les formes les plus aimables en soi et les plus irrésistibles pour nous. En même temps, il nous offre les preuves les plus irrécusables que Dieu nous a aimés le premier et qu'il n'a rien épargné pour nous avoir en son amitié.

Oui, « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique (1) ». C'est la grande idée de saint Jean dans son Évangile comme dans son Épître : « L'amour de Dieu a été manifesté envers nous en ce que Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde afin que nous vivions par lui... Et nous, nous avons vu et nous attestons que le Père a envoyé le Fils comme Sauveur. Celui qui confesse que Jésus est le Fils de Dieu, Dieu demeure en lui, et lui en Dieu. Et c'est à cela que nous avons connu l'amour que Dieu a pour nous, et que nous sommes entrés dans cet amour, entrant ainsi en Dieu même, car Dieu est amour, et celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu et Dieu demeure en lui (2). » C'est bien parce qu'il est Dieu que Notre-Seigneur Jésus nous rend si accessible l'amitié divine.

C'est aussi parce qu'il est Dieu qu'il peut toucher en nous et surnaturaliser ce pauvre cœur humain qui doit être le siège et le sujet d'une si haute amitié. C'est comme Dieu que notre cher Sauveur nous met au fond de l'âme ce surcroît d'être et de vie qu'est l'état de grâce et qui rend possible l'union à Dieu. Pas d'amitié, nous le savons, sans une certaine communauté, sans une certaine société. L'état de grâce est justement ce qui opère en nous cette merveille de nous déifier par une véritable

(1) Jean, III, 16.
(2) I Jean, IV, 9, 14-16.

métamorphose spirituelle. Et c'est ce qui nous donne la capacité de devenir intime avec ce que Dieu a de plus intime. De cet état dérive, en effet, une aptitude bien fondée à connaître Dieu comme il se connaît et à l'aimer comme il s'aime. Aimer Dieu comme il s'aime, voilà précisément la charité.

Or, comme c'est le Fils de Dieu qui s'est personnellement chargé de nous remettre en état de grâce, c'est lui qui infuse en notre plus profonde faculté d'aimer la capacité du divin amour. Il refait à fond le cœur humain. En un sens, il le recrée. Il lui donne une force divine d'amitié divine. Cette force, le Verbe incarné en fait d'abord l'essai sublime dans sa propre humanité; ensuite, il l'étend jusqu'en nous. Aucune âme chrétienne ne peut grandir en lui sans exceller dans cet amour. La communication de sa vérité produit en nos esprits la lumière même de la foi. La communication de son amitié remplit nos cœurs des effusions de la charité.

Passe-Prest.

fr. R. Bernard, O. P.

L'amour du prochain

loi de l'Homme et loi de la Société

« *Toute la loi* est contenue dans un seul mot : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » (Gal., v, 13-14.)

Les pages suivantes ont surtout pour objet de rassembler les textes et commentaires les plus propres à accentuer le relief d'une vérité fondamentale, dont l'oubli pratique est aussi desséchant pour la vie spirituelle des individus que mortel pour la vie des sociétés.

L'occasion a paru favorable.

En effet le mystère de l'Église Corps mystique du Christ exerce sur les chrétiens de notre époque un attrait singulier. Leur attention se fixe sur lui comme sur une lumière qui prend soudain un plus vif éclat. Il devient à leurs yeux le mystère par excellence, qui embrasse et contient tous les autres. Un désir impatient d'en approfondir le sens et d'en utiliser la richesse s'est éveillé en eux.

Nous assistons, semble-t-il, au couronnement d'un long travail de croissance. Le mystère peu perceptible d'abord dans l'Ancien Testament, se fait jour à travers les Évangiles synoptiques et apparaît en pleine clarté dans les écrits de saint Paul et de saint Jean. Il est, dans toute la force du terme, le message de l'Apôtre. Tout l'Évangile de saint Jean en est également illuminé.

Les plus célèbres Pères de l'Église, et saint Augustin au premier rang, ont ensuite travaillé à préciser la doctrine du Corps mystique du Christ dont le Verbe est la tête et dont les chrétiens sont les membres. Voilà le chef-d'œuvre de l'amour de Dieu.

« Dans cet amour, dit le P. Mersch (1), auquel sont empruntées les formules suivantes, Dieu nous étreint dans son Fils incarné », et les hommes, devenus membres les uns des autres, sont conviés à s'y étreindre entre eux. Ainsi est consommée notre incorporation au Christ, Vie et Lumière. L'homme est divinisé par son union au Fils de Dieu. Mais, en même temps, selon le dessein mystérieux qui nous fait collaborateurs de la Rédemption, le Christ reçoit des chrétiens son achèvement et sa plénitude.

La Charité, « surnaturelle communication de Dieu, est écoulement et participation de Dieu dans les hommes par le Christ... Elle contient tout ce que l'homme doit vouloir et faire ». Notre vocation est d'avoir la Charité.

De ce mystère, qui est tout le mystère, une loi découle qui est *toute la loi.*

1. — *L'amour du prochain est toute la loi*

Dans le Sermon sur la Montagne, le Maître réduit la loi à l'Amour du prochain. « Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le aussi pour eux. Car c'est la Loi et les Prophètes » (Matt., VII, 12).

Saint Paul ne fait donc qu'exprimer sous une forme plus concise la pensée de Notre-Seigneur quand il écrit : « *Toute la loi* est contenue dans un *seul* mot : Tu aime-

(1) *Le Corps mystique du Christ*, 2 vol. Museum Lessianum, Louvain.

ras ton prochain comme toi-même (Galat., v, 13-14), ou encore : « Celui qui aime son prochain accomplit la loi » (Rom., xiii, 8).

C'est en effet cette loi, observée ou violée, qui décidera de notre éternité.

Il est bien remarquable que dans la peinture du jugement dernier, saint Matthieu (xxv, 31-46) nous représente les hommes glorifiés ou condamnés sur leur seule attitude à l'égard du prochain : « Venez, les bénis de mon Père, car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire. » « Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel, car j'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger. »

Tous s'étonnent cependant et le Roi leur répond : « Chaque fois que vous l'avez fait au moindre de mes frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait... » En manquant de charité à l'égard du prochain, c'est le Christ qu'on méprise, c'est le Christ qu'on n'aime pas.

L'Amour du prochain nous jugera.

La souveraine importance de cet amour paraît mieux encore en ceci qu'il est la marque des chrétiens. « C'est par là que tous reconnaîtront en vous mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres. » Il n'y a pour le fidèle qu'un signe distinctif, qui est comme le sceau du Christ : l'Amour du prochain. C'est comme si Dieu disait, commente saint Augustin : « Ceux qui ne sont point à moi possèdent les autres dons, et pas seulement l'être, la vie, le sentiment, la raison, et cette prospérité que l'homme partage avec les animaux, mais encore les langues, les sacrements, la prophétie, la foi, l'abandon de leurs biens aux pauvres, et le sacrifice de leurs corps aux flammes, mais parce qu'ils n'ont pas la charité, ils ne sont rien, et rien ne leur sert. »

Nous reconnaissons ici le texte, presque littéral, de

saint Paul sur la Charité. Saint Augustin, cependant, en fait l'application non pas à la charité en général mais de façon précise à l'Amour du prochain. Il met encore les paroles suivantes sur les lèvres de Notre-Seigneur : « Ce n'est donc pas à tous ces biens, tout biens qu'ils soient, mais que peuvent avoir ceux qui ne sont pas mes disciples, qu'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples, mais si vous vous aimez les uns les autres (1). »

Ainsi les dons les plus merveilleux, les mouvements les plus généreux, considérés isolément, ne sont pas la marque du chrétien. On peut posséder le don des langues ou le don de prophétie sans avoir l'assurance d'être un vrai chrétien. Et voilà qui est plus surprenant encore. Celui qui donne tous ses biens aux pauvres, celui qui accepte une mort cruelle (2), s'il n'aime pas le prochain, ne porte pas le signe du Christ. De tout cela « *rien ne lui sert* ».

Pas davantage la foi ne suffit. Ce n'est pas le *Credo* qui désigne le vrai disciple du Christ.

Il faut l'avouer, le précepte qui réduit toute la loi à l'amour des autres hommes se heurte par plusieurs points à notre incompréhension.

Comment l'amour de Dieu ne serait-il pas le commandement suprême?

N'est-il pas dit ailleurs que la foi est la condition du salut?

Non seulement nous ne pouvons concevoir que l'amour de l'homme l'emporte sur l'amour de Dieu, mais il nous répugne même de voir établir entre eux une sorte

(1) Saint Augustin, *In Johann. Evang.*, t. II, LXVII.

(2) Le martyre chrétien véritable inclut la charité : mais c'est précisément la charité qui lui donne son prix, il ne serait rien sans elle.

d'équivalence. Lorsque le Maître, interrogé par le Docteur de la Loi sur le plus grand commandement, lui répond : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces, c'est le premier et le plus grand des commandements », notre esprit est satisfait et il nous semble que tout est dit. Cependant Notre-Seigneur continue : « Et il y a un second commandement semblable au premier. Tu aimeras ton prochain comme toi-même. A ces deux commandements se rattachent la Loi et les Prophètes » (Matt., XXII, 36-40).

Cette ressemblance déjà nous laisse interdits et troublés. La seule parole de Dieu, claire, décisive, peut nous en persuader. Cependant, si extraordinaire soit-elle, cette affirmation n'est pas le dernier mot du Divin Maître. Il se plaît à exprimer le précepte sous une autre forme plus incompréhensible encore pour nous. Nous apprenons que l'amour du prochain, en un sens, est *toute la loi*, et qu'il s'agit là d'*un commandement nouveau*. Il y a donc une manière nouvelle et proprement chrétienne d'aimer les hommes.

C'est le point qu'il faut éclaircir et qui fera la lumière dans notre esprit.

2. — *Le commandement nouveau*

Pourquoi parler d'un commandement nouveau? La loi de Moïse, expression en cet endroit de la loi naturelle (1), n'imposait-elle pas déjà l'obligation d'aimer le prochain,

(1) « Dès que Dieu créa l'homme à son image et ressemblance, il ordonna, à cet instant même, qu'il aimerait Dieu et son prochain, d'autant que *la loi de nature* a toujours appris ces deux préceptes

de ne pas lui faire ce que nous ne voulons pas qui soit fait à nous-mêmes? Nous ne pouvons ignorer que ce précepte appartenait au fond commun de la sagesse antique exprimée, dès les premiers âges de l'histoire, dans les livres des philosophes de l'Égypte et de la Chine.

Quelle est donc la caractéristique chrétienne de l'Amour du prochain qui en fait un commandement nouveau?

Pourquoi, se demande saint Augustin, le Seigneur nomme-t-il nouveau ce qui est évidemment si ancien? Ne serait-ce pas un commandement nouveau parce qu'il nous fait quitter le vieil homme et revêtir l'homme nouveau? Celui qui l'entend, ou plutôt celui qui obéit, se voit en effet renouvelé par cet amour que le Seigneur distingue de l'amour charnel en ajoutant : « comme je vous ai aimés ».

Car il y a l'amour de l'époux et de l'épouse, celui des parents et des enfants, et ainsi de tous les liens naturels qui joignent les hommes entre eux : et je ne parle point des amours coupables et condamnables, des adultères, des courtisanes, et de tous ceux que lie non pas l'humaine nécessité, mais une honte qui souille la vie humaine. Le commandement nouveau que le Christ nous a donné, c'est que nous nous aimions *comme il nous a aimés lui-même*. Voilà l'amour qui nous renouvelle, qui fait de nous des hommes nouveaux, héritiers du Nouveau Testament, chantres du cantique nouveau.

C'est cet amour, bien-aimés frères, qui a renouvelé les anciens justes, patriarches et prophètes, comme après eux les bienheureux apôtres. C'est lui qui renouvelle aujourd'hui les nations, et de tout le genre humain, répandu jusqu'aux extrémités du monde, façonne et rassemble un peuple nouveau, le corps de la jeune Épouse du Fils unique de Dieu.

et les a comme gravés au cœur de tous les hommes. » (S. François de Sales. Extrait des *Directions spirituelles* de saint François de Sales, par l'abbé Chaumont). Palmé, 1879. — Tome consacré à « La Charité envers le prochain ».

Je vous donne ce commandement nouveau, que vous vous aimiez les uns les autres, non pas comme s'aimaient ceux qui se corrompent, ni comme s'aiment les hommes parce qu'ils sont hommes; mais comme ils s'aiment parce que Dieu est en tous, fils du Très-Haut devenus frères du Fils unique, s'aimant entre eux de l'amour dont il les a aimés pour les conduire à cette fin qui les rassasiera en comblant leurs désirs. Car il n'y aura plus rien à désirer quand Dieu sera en tous. Cette fin-là n'aura pas de fin.

Telle est donc la grande nouveauté apportée par le Christ (1).

Avant l'ère chrétienne, quels motifs de s'aimer les hommes pouvaient-ils invoquer, sinon une vague parenté manifestée par la primauté intellectuelle et par l'aspiration spirituelle qui font à l'être humain une place à part dans le règne animal. Ce sentiment, on le sait, n'allait pas loin puisqu'il s'arrêtait à l'étranger, à l'ennemi. Sans doute il fut la préfiguration et comme la pierre d'attente du nouveau commandement.

Avant le Christ le précepte est donné sous la forme suivante : « Aimez-vous les uns les autres. Aimez le prochain comme vous-mêmes. Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fasse. »

Maintenant le Maître dit : « Aimez le prochain comme je vous ai aimés », et il nous a aimés plus que Lui-même, jusqu'au sacrifice et jusqu'à la mort.

Notre-Seigneur est le modèle. Par lui nous voyons comment il faut entendre et observer l'amour véritable de nos frères. Au lieu d'une prescription inscrite dans

(1) Voir aussi, sur ce sujet, la méditation de Bossuet (Méditations sur l'Évangile, LXXV[e] jour — Commandement de l'Amour). Voir également de Bourdaloue le sermon sur « La Charité chrétienne », et Pensées diverses « Le caractère de la charité chrétienne », § III.

un code moral, nous avons sous les yeux un exemple vivant. L'humanité connaît un nouvel amour du prochain. Le type éternel lui en est montré. Il est du ciel, mais il est aussi de cette terre, car le Dieu à qui nous le devons est un homme. C'est un amour à notre portée. Nous le voyons naître, croître, se répandre et s'immoler. Et personne, ni l'étranger ni l'ennemi, n'est exclu de cet amour.

Saint François de Sales nous dit également pour quels motifs, à ses yeux, Notre-Seigneur déclare que ce commandement est nouveau. Et d'abord,

> il voulait le renouveler en le portant à une plus haute perfection, de telle sorte que nous nous aimassions les uns les autres, ainsi que faisaient les premiers chrétiens, lesquels, au rapport de saint Luc, n'avaient tous qu'un cœur et qu'une âme, ayant une telle union ensemble qu'on n'y voyait nulle division.

Secondement ce précepte est nouveau parce que Notre-Seigneur paraît l'avoir ressuscité : « Ce commandement semblait être mort et comme s'il n'eût jamais existé. »

Il est nouveau enfin

> à cause des nouvelles obligations que nous avons de l'observer. Maintenant que nous savons, non que Notre-Seigneur viendra, mais qu'il est venu et qu'il nous a recommandé tout de nouveau cette sainte dilection des uns envers les autres, combien nous serions dignes de punition si nous n'aimions pas notre prochain ! C'est pourquoi entre tous les préceptes qu'il nous a donnés, Notre-Seigneur n'en a point tant inculqué, ni témoigné qu'il en désire une observation si particulière, que celui de l'amour du prochain (1).

(1) *Op. cit.*

3. — *Aimer le prochain c'est d'abord aimer Dieu*

L'amour de Dieu est de toute évidence le premier de tous les commandements, et la loi par excellence. Si l'amour du prochain est représenté comme étant « toute la loi », c'est donc à la condition que l'amour de Dieu en soit, comme dans le Cœur de Jésus, le fondement surnaturel. « Le courant d'amour pour l'homme passe à travers le Cœur de Dieu. Je dois d'abord trouver Dieu pour trouver l'homme (1). »

N'allez point croire, dit saint Augustin, que cette parole du Seigneur : « Je vous donne un commandement nouveau que vous vous aimiez les uns les autres », oublie le commandement plus grand qui nous ordonne d'aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme, de tout notre esprit. Ce grand commandement n'est pas plus étranger à ce précepte : « Aimez-vous les uns les autres », qu'il ne l'est à celui-ci : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Ces deux préceptes, dit le Seigneur, contiennent toute la Loi et les Prophètes. Or il n'est que de les bien entendre pour retrouver l'un dans l'autre, car celui qui aime Dieu ne peut pas négliger son précepte d'aimer le prochain, et celui qui aime son prochain saintement et selon l'esprit, n'est-ce pas Dieu qu'il aime en lui? Voilà l'amour pur de tout amour mondain que le Seigneur a désigné en ajoutant : « Comme je vous ai aimés. » Qu'a-t-il aimé en nous, si ce n'est Dieu?... Aimons-nous donc ainsi pour nous entraîner autant que possible les uns les autres, à force d'amour, à posséder Dieu en nous... C'est pour cela que le Seigneur nous a aimés pour que nous nous aimions les uns les autres. En nous aimant, il nous donnait de de nous unir en l'amour mutuel pour constituer, membres joints par lui par un lien si doux, le corps d'un tel chef (2).

(1) Karl Adam, *Jésus le Christ.*
(2) Saint Augustin, *In Johann. Evang.*, LXVII.

Un autre argument est habituellement invoqué. Il s'appuie sur la parole : « Comment celui qui n'aime pas son frère qu'il voit peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas? » (Jean, IV, 20-21).

Puisque Dieu, dit le P. Mersch, S. J., n'est accessible que par l'humanité du Christ (c'est-à-dire puisque l'homme n'atteint directement Dieu que par le Christ Dieu et Homme), et que l'humanité du Christ n'est plus visible ici-bas que dans les hommes, le centre de toute doctrine spirituelle, et le grand moyen de sanctification est l'amour du prochain, le zèle des âmes. Contribuer en nous et dans les autres à ce mystère prodigieux de l'Incarnation qui est la divinisation du genre humain, c'est tout notre devoir et ce doit être notre grande préoccupation, car cette divinisation, sauf miracle et sauf efficacité des sacrements, doit être produite par nos efforts (1).

L'amour chrétien des hommes n'est « toute la loi » que parce qu'à l'imitation du Christ c'est Dieu lui-même que nous aimons dans le prochain, et parce qu'il représente la forme la plus excellente et l'expression la moins contestable de l'amour de Dieu (2).

(1) *Revue d'apologétique et de mystique*, oct. 1929.

(2) « La charité est une dilection toute *divine*. Elle l'est non seulement en ce sens qu'elle tire son inspiration de Dieu, mais encore en ce sens qu'elle a pour objet total Dieu. C'est le Christ que nous aimons dans les hommes, membres de son corps mystique. « Peut-être, demande saint Augustin, en aimant ton frère l'aimes-tu lui seul sans aimer le Christ? Et comment, lorsque ce sont les membres du Christ que tu aimes? En aimant donc les membres du Christ, tu aimes le Christ; en aimant le Christ tu aimes le Fils de Dieu, tu aimes le Père. Impossible donc de diviser la Charité. Choisis à ton gré qui tu veux aimer, le reste s'y ajoutera de lui-même. Dis, par exemple, j'aime Dieu seul, Dieu le Père. Erreur! Si tu aimes, tu ne l'aimes pas seul, mais si tu aimes le Père, tu aimes aussi le Fils. Voilà, dis-je, j'aime le Père et j'aime le Fils, mais cela seul : Dieu le Père et le Fils, notre Dieu et Seigneur Jésus-Christ, qui est monté aux cieux et est assis à la droite du Père, ce

Pour en être persuadé, il suffit de considérer que Jésus regarde comme fait à lui-même tout ce que nous faisons aux autres. « Nos frères sont en Dieu et pour Dieu : ils sont du Christ et pour le Christ. Ils sont le Christ continuant son pèlerinage terrestre (1). » Aimer les hommes constitue le seul moyen en notre pouvoir de manifester notre amour pour le Christ dans ses membres et par le Christ notre amour pour Dieu. Le Verbe de Dieu a voulu devenir notre prochain et s'offrir, sous les espèces du prochain, à notre amour reconnaissant.

Puisque nous sommes tous frères en Dieu par adoption, notre amour fraternel, s'il est pénétré de lumière surnaturelle, témoigne de notre affection pour le Père qui nous a adoptés. Il est aussi l'hommage du cœur chrétien à la divine ressemblance imprimée par le Créateur dans la créature par le Père, dans ses enfants.

Verbe par qui tout a été fait, ce Verbe qui s'est fait chair et qui a habité parmi nous ; c'est cela seul que j'aime. Erreur ! Si tu aimes la tête, tu aimes les membres, si tu n'aimes pas les membres, tu n'aimes pas la tête. (S. Augustin, *In Epistolam ad Parthos*, x.)

Ce qui distingue donc l'amour chrétien du prochain de tout autre amour, c'est que le sentiment naturel d'affection, de bienveillance ou de pitié, qui nous porte vers d'autres hommes, est constamment et essentiellement sublimé pour ainsi dire par la pensée surnaturelle de son objet divin. « Dieu, personne ne l'a jamais vu, dit saint Jean, mais si nous nous aimons les uns les autres, Dieu demeure en nous et son amour a atteint la perfection en nous. Et ce qui nous fait connaître que nous demeurons en lui, et qu'il demeure en nous, c'est qu'il nous a donné de son Esprit. » Cet esprit en effet est amour.

De ce point de vue la conduite du chrétien s'éclaire. Il aime le Christ en aimant les hommes. Il aime aussi le Père. Car « celui qui aime les fils de Dieu aime le Fils de Dieu, et qui aime le Fils de Dieu aime le Père ; et personne ne peut aimer le Père s'il n'aime le Fils, et qui aime le Fils aime aussi les fils de Dieu. Quels fils de Dieu ? Les membres du Fils de Dieu. Et, en aimant, il devient membre lui aussi, la dilection le fait entrer dans l'unité du corps du Christ ». (S. Augustin.) Note du R. P. Albert Valensin, S. J.

(1) J. Périnelle, O. P., *La Vie Spirituelle*, 1932.

Mais il faut approfondir davantage encore le mystère du précepte fondamental.

On parle du lien du sang. En est-il de plus étroit et de plus fort que celui qui unit les membres du Corps mystique dont le Fils de Dieu est la tête. Leur amour mutuel est le gage et la condition de la vie du corps par docile conformité au précepte de Celui qui est la Vie. Seul ce lien consomme l'union pour laquelle Notre-Seigneur a prié solennellement le jour de l'institution de l'Eucharistie, et dont il a donné le modèle parfait en disant : « Père, je vous supplie que tous ceux que vous m'avez donnés soient unis ensemble, comme vous, mon Père, êtes uni avec moi et moi avec vous et qu'ainsi eux soient un en nous » (Joan., XVII, 21). Cette union réalisée par l'amour mutuel, le Maître nous en montre le prix en la cimentant par son sang versé sur la Croix et en instituant la sainte Eucharistie (1).

Tant de motifs justifient l'éminente nouveauté du commandement. Et cependant nous n'avons pas dit son titre le plus haut et sa justification la plus éclatante.

L'amour chrétien des hommes est une participation à la propre vie d'amour de ce Dieu qui a « tellement aimé

(1) « Aimons-nous bien les uns les autres, dit saint François de Sales, et servons-nous pour cela de ce motif, qui est si pressant, pour nous exciter à cette sainte dilection que Notre-Seigneur sur la croix répandit jusqu'à la dernière goutte de son sang sur la terre, comme pour en faire un ciment sacré duquel il voulait cimenter, unir, conjoindre et attacher toutes les pierres de son Église qui sont les fidèles les uns avec les autres. »

Et pour nous unir parfaitement, il n'a pas trouvé de moyens plus efficaces que de nous unir à lui. « Nous sommes tous nourris d'un même pain, qui est ce pain très céleste du Saint-Sacrement, la manducation duquel s'appelle communion, ce qui nous représente la commune union que nous devons avoir ensemble, union sans laquelle nous ne méritons pas le nom d'enfants de Dieu, puisque nous ne lui obéissons pas. » (*Op. cit.*)

le monde, dit saint Jean, qu'il lui a donné son Fils unique ». Combien nous sommes loin des sentiments d'une vague solidarité, d'un altruisme sentimental, d'une pitié toute charnelle à quoi se borne trop souvent la philanthropie de l'incroyance. Et ce n'est pas tout. Le lien noué sur la terre demeure pour l'Éternité, et de même qu'ici la loi d'amour unissant Dieu et le prochain est double et une, ainsi notre béatitude associée à la béatitude du prochain sera double et une dans la société de charité, « Caritativa Ecclesia », constituée par l'Église triomphante (1).

Une objection, cependant, est à prévoir. Un tel amour doit paraître bien froid et peu satisfaisant à des hommes qui veulent être aimés pour eux-mêmes et de façon presque exclusive (2). Erreur. L'amour chrétien est le plus grand amour, et pour celui qui est digne du nom d'homme le plus riche en satisfactions. Il nous fait aimer le prochain pour ce qu'il a d'aimable, en nous rappelant que ce qu'il a d'aimable vient de Dieu. Il n'est pas de meilleur moyen d'aimer l'homme pour lui-même, pour

(1) Extrait d'une note du R. P. de Lubac, S. J.

(2) « Les incrédules objectent : Mais est-ce là vraiment aimer l'homme? N'est-ce pas seulement aimer Dieu et le Christ dans l'homme, comme on admire un diamant dans un écrin. »

« L'homme voudrait être aimé *pour lui-même*, mais à ce titre il ne peut demander un amour divin. »

« En réalité la Charité n'aime pas *seulement Dieu dans l'homme, mais l'homme en Dieu* et l'homme lui-même pour Dieu. Car enfin elle aime ce que l'homme *doit être*, partie impérissable du corps mystique du Christ, et elle fond tout ce qui est en elle pour lui faire atteindre le ciel. Elle aime même ce que l'homme *est déjà par la grâce* et s'il n'a pas la grâce, elle aime en lui *sa nature*. Non pas en tant qu'elle est déchue, blessée, hostile à la grâce, mais en tant qu'elle est capable de la recevoir. »

« La Charité aime l'homme lui-même, mais pour Dieu, pour la gloire qu'il est appelé à lui rendre, gloire qui n'est autre que la manifestation de la divine bonté ou son rayonnement. » (R. P. Garrigou-Lagrange, article de *La Vie Spirituelle* du 1er juin 1931.)

la partie la plus noble, la plus intime de sa personne. L'aimer comme Dieu l'aime, et en Dieu, c'est l'aimer dans le plus profond de son être et sans s'arrêter aux apparences, qui ne sont souvent que reflets de surface et tromperies.

Telle est la grande nouveauté apportée par le Christ, tels sont les traits qui, transformant et renouvelant l'ancien commandement de l'amour du prochain, lui conférent l'honneur de résumer, de représenter toute la loi qui va changer le monde.

4. — *La charité, synthèse de notre vie*

« Si j'avais la foi au point de transporter les montagnes, mais pas la charité, je ne serais rien » (Paul, I Cor., XIII, 2). La foi sans amour est une « foi morte ». Les démons l'ont aussi, dit saint Jacques (II, 18-19).

La foi sans amour, la foi des démons, quel sujet de méditation ! Le croyant sans amour, qui se complaît dans la foi et les pratiques de piété, se doute-t-il que cette foi-là ne sauve pas?

Mais il est dit aussi que celui qui ne croira pas sera condamné (Mc, XVI, 16). Le chrétien est l'homme de la foi, le « fidèle ».

Si l'Amour du prochain est toute la Loi, c'est donc qu'il suppose la foi et qu'il est inconcevable sans elle. On ne saurait dire : « Puisque l'amour suffit à tout, à quoi bon l'appareil pesant des dogmes, à quoi bon les enseignements des conciles et la théologie pleine de subtilités et de difficultés? »

Après ce que nous venons de rappeler, est-il encore besoin de montrer les relations mutuelles de causalité qui existent entre la foi et l'amour du prochain? Si cet

amour s'adresse en réalité à Dieu le Père, s'il est le lien du Corps mystique, c'est-à-dire de l'Église, il est fondé sur les vérités que la foi enseigne et qui ne seraient pas connues sans la foi (1).

Pour s'élever « au don de soi dans l'oubli de soi », il est nécessaire que l'homme voie dans la créature aimée un bien supérieur à tous les biens, un bien absolu sous une enveloppe humaine. L'acte de foi conditionne et rend possible l'acte de charité. « J'aime, donc je crois », pourrait-on dire. Là où il y a un véritable amour, là aussi se trouve la foi.

> Depuis Jésus, tout véritable amour tire de la foi son être, sa vie, sa nature... La foi est le fondement de l'amour... Donc tout ce qui, dans l'Eglise, se rapporte au salut, son dogme, ses sacrements, son culte, sa constitution, tout cela doit avoir une relation essentielle avec la Charité. L'Église est la grande école de la Charité... Tout ce qui touche à l'Église n'est pas seulement moyen pour l'amour, mais est lui-même né pour l'amour, imprégné d'amour et respire l'amour. En définitive, le dogme n'est rien autre chose que la bonne nouvelle de l'amour dont Dieu nous a

(1) *Pour aimer ainsi surnaturellement* notre prochain, il faut *le regarder avec les yeux de la foi* et se dire : « Cet homme, quel que soit son caractère, son tempérament, peut-être opposés aux miens, est « né de Dieu » ou appelé à naître de Dieu, à participer à la même vie divine, à la même béatitude. Il est de ma famille. » Cette âme, même si elle n'est pas en état de grâce, est certainement appelée à devenir ou redevenir enfant de Dieu, temple du Saint-Esprit, membre du corps mystique du Christ : elle est peut-être plus près que moi du cœur de Notre-Seigneur, c'est une pierre vivante qu'il travaille peut-être plus que d'autres pour la mettre à sa place dans la Jérusalem céleste. Dès lors, comment ne pas l'aimer si j'aime vraiment mon Dieu?... ce que j'aime en elle, *c'est une participation de la vie intime de Dieu* qu'elle a déjà ou qu'elle est appelée à recevoir, c'est la réalisation de l'idée divine qui préside à sa destinée et la gloire qu'elle est appelée à donner à Dieu. » (R. P. Garrigou-Lagrange, O. P., *La Vie Spirituelle* du 1er juin 1931.)

aimés, par lequel il nous a créés, sauvés et sanctifiés, la bonne nouvelle de l'amour de Dieu aux hommes (1),

et qui, par obéissance, par réciprocité et par imitation, fait de la Charité la loi suprême de l'homme.

Puisque l'Amour du prochain chrétiennement conçu est toute la loi, nous devons en faire le centre de toute la vie surnaturelle.

C'est un des thèmes favoris de saint Augustin. La Charité, amour de Dieu et du prochain, est le foyer d'où rayonne toute sa doctrine dogmatique.

> C'est la Charité substantielle de Dieu qui a engendré le Fils, opéré la Procession du Saint-Esprit et constitué le lien éternel d'amour qui unit les trois personnes divines. C'est par charité que le Père a créé les hommes, que le Fils s'est incarné, qu'il est mort sur la Croix, si bien que les trois grands mystères de la Sainte Trinité, de l'Incarnation et de la Rédemption se résolvent dans un acte d'amour. Et cet amour de Dieu ne se contente pas d'agir sur nous de l'extérieur. Il pénètre dans nos âmes, diffusé par le Saint-Esprit, et nous fait participer sous une forme analogique mais vivante à la Charité éternelle. Et c'est tout le mystère de la grâce avec ses vues profondes sur l'activité graduelle des dons du Saint-Esprit, le redressement de notre nature, la sanctification de notre vie, la conquête progressive de notre liberté. Mais la charité nous donne encore mieux que la grâce, elle nous donne l'auteur de la grâce... Et c'est là le miracle de l'Eucharistie (2).

Saint Augustin se plaît aussi à montrer comment « la charité, qui s'incorpore tous les dons du Saint-Esprit », en reçoit croissance et développement pour transformer notre vie morale.

(1) Cette citation et plusieurs expressions de ce paragraphe sont empruntées au livre *Jésus le Christ*, de Karl Adam.

(2) Abbé Combès, *La charité d'après saint Augustin*, p. 257.

Saint François de Sales écrit à ce propos :

Le glorieux saint Paul dit ainsi : « Le fruit de l'Esprit est la charité, la joie, la paix, la patience, la bénignité, la bonté, la longanimité, la mansuétude, la foi, la modestie, la continence, la chasteté » (Galat., v, 22)... Mais voyez que ce divin Apôtre, comptant ces douze fruits du Saint-Esprit, il ne les met que pour un seul fruit... Il ne veut pas dire autre chose sinon que le fruit du Saint-Esprit est la charité, laquelle est joyeuse, paisible, patiente, bénigne, bonne, longanime, douce, fidèle, modeste, continente, chaste.

La charité comprend aussi les sept dons... Si nous la cultivons bien, elle nous sera une autre échelle de Jacob, composée de ces sept dons du Saint-Esprit, comme d'autant d'échelons sacrés par lesquels les hommes angéliques monteront de la terre au ciel, pour s'aller unir à la poitrine de Dieu tout-puissant et descendront du ciel en terre, pour venir prendre le prochain par la main et le conduire au ciel... Celui qui a la charité a une perfection qui contient toutes les perfections, ou la perfection de toutes les vertus (1).

De l'espérance d'abord, la troisième des vertus théologales qui se fonde sur les deux autres, et qui est le désir de posséder le Souverain Bien, montré par la foi et aimé par la charité.

Ensuite, des quatre vertus cardinales.

La tempérance est l'amour qui se conserve pur et incorruptible par Dieu; la force est l'amour qui souffre tout sans peine pour l'amour de Dieu; la justice est l'amour ne servant que Dieu; la prudence enfin est l'amour qui sait discerner ce qui lui est utile pour aller à Dieu (2).

(1) Saint François de Sales, *op. cit.*

(2) Saint Augustin, *De moribus Eccles.*, I, 15-25. Cité par M. l'abbé Combès.

Pour les autres vertus, nous venons d'entendre saint François de Sales.

Et c'est encore saint Augustin qui nous dit :

> Tout ce que Dieu ordonne, tout ce qu'il conseille, ne peut se faire avec rectitude que si on le rapporte à l'amour de Dieu (Enchiridion, 121-125). Et inversement « il suffit de posséder pleinement la Charité pour avoir toutes les vertus dans leur perfection. *Ama et fac quod vis* », dit saint Jean (*In Epist.*, VII, 8).

Ainsi « sur le plan naturel de notre doctrine, comme dans l'activité morale de notre vie, tout dérive de la charité, tout converge vers elle... la dernière conséquence est que, même ici-bas, la Charité contient toutes les béatitudes et en devient le couronnement (1) ».

Nous conclurons avec M. l'abbé Combès : « La Charité est donc le centre animateur de toute notre activité morale : nos vertus se consomment en elles, de telle sorte que nous les avons toutes quand nous la possédons (2). » La morale tout entière est commandée par la charité. « Nos vertus gardent leur indépendance et leur vitalité propres, mais la charité les illumine, les fortifie, leur fait donner le plein de leur valeur et les amène à leur perfection (3). »

(*A suivre.*)

Colonel André Roullet.

(1) Saint Augustin, *De Sermone in monte*, I, 2-10. Idem.
(2) *Op. cit.*, p. 82.
(3) *Op. cit.*, p. 252.

Méditation nocturne autour de Chartres

Samedi soir, 7 décembre,
vigile de l'Immaculée-Conception.

De curieuses brumes couvrent Chartres, aux premières heures de la nuit. Des brumes non pas opaques mais d'une transparence épaisse, qui désubstantialise les édifices, les arrache à leur matérialité de pierre, les transforme en d'autres brumes.

Dans les flancs de la cathédrale, au-dessus et autour du creux profond des porches, ces vapeurs créent des grottes, des falaises, des cataractes d'éboulis blafards, de hauts escaliers successivement noirs et blancs, des voiles de voiliers immobiles, tout un monde faussé et imaginaire et toutes les absurdités de la nuit. Les brumes laissent passer autour des deux clochers une bizarre lune jaunie, verdie, changée, passée en des teintes pour lesquelles les aspects diurnes ne suggèrent aucun nom. Cette lune transperce les dentelles du clocher nord, éclaire son passage à travers les flèches, s'écoule et ruisselle sur les à-pic vertigineux du clocher sud. De longs glaives verts poignardent l'air autour des clochetons, gables et pinacles. Ils projettent dans le creux espace une sorte de double déformé des flèches, bâti avec de l'air, du rêve et des fumées.

⁂

Le vieux Chartres s'entasse sous l'édifice gigantesque, à ras de terre dans la nuit.

Qu'est-ce qui en reste sous nos yeux? Quelques bâtiments fossiles, des façades déshonorées, passées à la chaux moderne, où se devinent d'anciens surplombs, des portes, des maisons de bois, surtout le lacis des rues noires et des vieux noms. Ces syllabes sonnent à nos oreilles : rue des Étroits-Degrés, rue de la Poële-Percée, rue de la Porte-Cendreuse, rue de Chèvre et rue de Rechèvre, rue aux Herbes, rue au Lait, toutes appellations dont on trouve encore les semblables en de vieilles villes fidèles, et par exemple à Strasbourg.

A travers ces noms et ces persistances, imaginons de vieux quartiers rompus, désarticulés, morceaux d'un autrefois parti au fil du temps. Ainsi nous aimons croire que la nuit nous livre l'ancien Chartres.

C'est là qu'il nous faut tâcher d'apercevoir, remontant les degrés de leur ombre historique, les vieux pèlerinages évanouis. De grandes scènes médiévales reprennent peu à peu une sorte de vie posthume et d'imaginaire consistance. De denses rassemblements de foule s'épaississent là, sur ces parvis, dans ces ruelles confluentes. Nous sommes à d'antiques dates liturgiques, quand la fête de l'Immaculée-Conception n'existait encore qu'en des sanctuaires précurseurs et dans les pressentiments chrétiens. Nous devinons les grands dignitaires d'Église, les suites souveraines ou princières, les étoffes de soie et d'orfroi, le piétinement des hommes et des chevaux, les feux fumeux des torches innombrables. C'est un peuple où tout se confond : gens du commun, moines, gens d'armes, chevaliers, barons, grands féodaux, et, plus haut

encore, des silhouettes royales et papales. Et sans doute aussi, les stropiats, les mendigots, toutes les humbles épaves lamentables de ces temps.

De cette anonyme multitude, combien vont dormir toute la nuit sur le pavé de la cathédrale, cette terre des vivants, ce sol sacré où ne repose aucun mort? Toute cette épaisseur humaine s'enfonce entre les mille statues des portails sculptés et parlants, dans les trois vastes bouches d'un noir fauve, par lesquelles on entend jusque sur le parvis souffler, décroître et de nouveau s'enfler l'ouragan d'immenses musiques. Pour tous ces gens d'autrefois qui voyaient Dieu sous un zénith si proche, ce voisinage de Notre-Dame maternelle était un tel enivrement de surnaturelle joie, que sans doute la distinguaient-ils à peine d'avec le ciel.

*
* *

Sans remonter aux enthousiasmes de ce cher vieux garçon mystique que fut Huysmans, quelques dates suffisent, de simples chiffres chronologiques, pour nous faire goûter l'âme étonnante de ces foules et l'odeur de miracle qui se respirait là.

La cathédrale du IX^e^ siècle, incendiée en 1020, se trouvait à peu près totalement reconstruite en 1028. En 1194, nouvel et terrible incendie où s'abîme l'église du XI^e^ siècle. Or dès 1220 déjà, l'édifice est de nouveau debout, incomparablement plus beau, plus vaste, préparé cette fois pour toutes les splendeurs du gothique. Huit ans, puis vingt-cinq ans ont suffi pour extraire, transporter, mettre en place, cette montagne de calcaire de Beauce, lui donner sa figure de châsse radieuse. Vingt-cinq ans, une mathématique empirique, des mécanismes rudimentaires, et surtout le génie. Mais aussi cette puissante foule

religieuse, d'incroyables phénomènes de sainteté collective, un état de grâce général incessamment soutenu et rafraîchi. On ne construit pas à moins les très grands sanctuaires. Et près de nous, ceux de Lourdes ou de Lisieux se composent de pierres sans doute, et de dessins d'architecte, mais bien plus encore d'innombrables prières et d'actes d'amour ignorés.

Le fond humain reste ce qu'il est sous les éclairages divers et les péripéties successives des âges. Il est bien improbable que sans cette familiarité avec Notre-Dame, candidement filiale et câline, sans ce prodigieux jaillissement de sainteté en face duquel nous mettent les textes, les pèlerins de France aient pu dédier à Marie ce chef-d'œuvre d'art et de vie spirituelle en ces années bénies du XIII[e] siècle. Marie a maintenu ces foules dans leur atmosphère héroïque. Chartres est le Lourdes des jours de saint Louis.

*
* *

Les pèlerinages changent. Non pas leur âme essentielle, mais les circonstances terrestres où ils naissent et se développent. Marie a pris comme Elle les trouvait, dans la forme où les lui présentaient leurs dates et leur état civil moral, les simples et brutales âmes de jadis. Engluées dans l'épaisseur des anciens paganismes, toutes boueuses encore du vieux culte des eaux, Marie les accepta en cette profonde nuit de l'intelligence, avant toute aurore. Ils ne comprenaient Dieu qu'ainsi.

Elle fut leur aurore. Elle s'offrit à eux par remplacement, telle la lumière du jour qui se fait d'abord accepter du dormeur comme une rallonge à ses songes. Et de la sorte enfin, ils la comprirent, et la virent, et l'aimèrent, de tout leur cœur de grands enfants.

Aujourd'hui, Chartres repose en un long calme de sept siècles.

Les grâces, les prières, les recueillements, les adorations, toutes les réalisations de la vie religieuse y travaillent l'âme comme autrefois. Mais à peu près tout se passe dans le secret intérieur, sans l'éclat de feu ni le volcanisme des miracles. Il n'est pas éteint, mais il est ailleurs.

C'est dans les Pyrénées, près du gave de Lourdes, qu'il le faut maintenant chercher. Le précieux, l'irremplaçable culte de Marie, cette incroyable nuance maternelle qu'il nous permet de trouver au sein de l'Absolu, voici que toutes ces choses ont quitté à Chartres leurs anciens aspects fulgurants. Ce qui fut, auprès de Notre-Dame de Chartres, la jeunesse divine des pèlerinages est entré maintenant dans les voies communes de la vie religieuse, celles qui se confondent humblement avec les autres proses de la terre.

Les pèlerinages de Marie ressemblent aux paysages géologiques. Ils connaissent les formes fraîches et les formes calmées, les jeunes cimes dramatiques et les plaines sereines de l'âge mûr. Mais ici et là dans le sous-sol, aux profondeurs invisibles de la planète, brûle le même feu intérieur.

J. Malègue.

Saint Jean Eudes d'après ses « Lettres et opuscules »

La publication de l'opportune « Collection des Œuvres Choisies de saint Jean Eudes », entreprise par l'un des spécialistes des plus compétents des questions eudistes, le R. P. Lebrun, se poursuit à un rythme accéléré : six volumes déjà en ont paru (1) que les derniers suivront sans tarder. Nous attendrons que cette nouvelle collection ait été menée à bonne fin pour lui consacrer une étude d'ensemble qui en soulignera la valeur et l'importance.

Pour aujourd'hui, nos visées sont plus restreintes : à travers les *Lettres et opuscules*, formant le cinquième volume de ces *Œuvres choisies*, c'est le saint lui-même que nous voudrions retrouver et peindre. Pareils documents, révélateurs au plus haut point, abondent en données de psychologie naturelle et surnaturelle sur ce *géant de la sainteté*, comme on l'a si heureusement appelé, en précisions multiples relatives à ses œuvres et à son apostolat, en éléments doctrinaux d'une grande richesse, où se retrouvent les lignes maîtresses de sa christifiante spiritualité. Essayons de les exploiter : c'est tout un trésor à inventorier qui s'offre à nous. Pourquoi faut-il

(1) *La Vie et le Royaume de Jésus — Méditations sur divers sujets — Regulae vitae christianae et sacerdotalis — Le Contrat de l'homme avec Dieu par le Saint Baptême — Lettres et Opuscules — Œuvres Sacerdotales.*

qu'il ne nous ait pas été transmis dans son intégrité? La Révolution, si fatale déjà aux sociétés religieuses fondées par saint Jean Eudes, l'a été irrémédiablement à toute une partie de ses écrits et, plus particulièrement, à sa correspondance, dont il ne nous reste que des débris. Tels quels, ceux-ci forment toutefois une précieuse contribution à l'histoire personnelle du saint, comme à celle de ses œuvres et de sa spiritualité.

Nous n'en déplorons que plus amèrement leur caractère trop souvent fragmentaire et la disparition du magnifique ensemble auquel ils ont appartenu, et qu'ils nous permettent d'entrevoir.

***

M. l'abbé Bremond, à qui l'École française doit en partie son regain de légitime et bienfaisante popularité, ne sentait pas saint Jean Eudes : « Pour ma part, en a-t-il dit, j'ai peine à le voir (1) », et ailleurs, toujours à propos du même saint, il remarque : « Malheureusement ses écrits ne nous révélent quasi rien de ses dispositions naturelles (2). »

Cette froide exécution constitue, pour le moins, une erreur.

Les exemples de ces oppositions ou de ces préventions instinctives abondent dans le monde — *genus irritabile!* — des lettres : Brunetière n'a-t-il pas poussé les siennes jusqu'à l'injustice à l'égard de Veuillot?... Au fond, entre ces deux grands écrivains de mérite, existait une incompatibilité radicale de tendances et d'esprit.

Je soupçonne fort, de la part de M. Bremond à l'égard de saint Jean Eudes, l'existence de quelque incompatibilité analogue : de ce saint, dont l'unique passion fut celle des âmes, au brillant académicien qui consacra la majeure

(1) Bremond, *Histoire littéraire du sentiment religieux*, t. III, p. 590.
(2) *Ibid.*, p. 592.

partie de sa vie sacerdotale et de son incontestable talent au service des lettres et à la poursuite de la gloire littéraire, immense est la distance, grande la différence... Je ne vois pas M. Bremond délaissant ses chères études, ni la tour d'ivoire où il rêvait de poésie pure, pour écrire ces lignes ardentes, échappées du cœur et de la plume du grand apôtre normand, à l'adresse de tous ces docteurs et bacheliers « qui perdent leur temps et enfouissent leurs talents (1) » en des études stériles, alors que le besoin d'ouvriers apostoliques est si pressant.

> Que font à Paris tant de docteurs et tant de bacheliers, pendant que les âmes périssent à milliers, faute de personnes qui leur tendent la main, pour les retirer de la perdition et les préserver du feu éternel? Certainement, si je m'en croyais, je m'en irais à Paris crier dans la Sorbonne, et les autres collèges : Au feu! Au feu! Au feu de l'enfer qui embrase tout l'univers! Venez, messieurs les docteurs, venez, messieurs les bacheliers, venez, messieurs les abbés, venez tous, messieurs les ecclésiastiques, pour aider à l'éteindre (2)...

Nous avons là, évidemment, en face l'une de l'autre, deux âmes dissemblables, ne rendant pas le même son et à qui il ne faut pas demander de l'une à l'autre une parfaite réciprocité d'intelligence.

Mais paix aux glorieuses cendres de M. Bremond!... Serait-il vrai cependant que « les nombreux écrits (de saint Jean Eudes) ne nous révèlent quasi rien de ses dispositions naturelles (3) »? — A sa correspondance et aux opuscules que nous possédons de lui de répondre et de nous révéler l'homme dont le caractère, les tendances, les qualités et même, s'il y a lieu, les défauts s'expriment dans des lettres de toutes natures, écrites au hasard des circonstances et sans l'ombre d'apprêt littéraire. S'il est vrai que le style c'est l'homme : l'homme que fut

(1) et (2) *Lettres et opuscules*, p. 182.
(3) Bremond, *op. cit.*, p. 592.

saint Jean Eudes, et qui, en lui, coexista, toute sa vie, avec l'incomparable saint qu'il devint bien vite, s'y montre à nous au naturel, pris sur le vif.

J'accorde volontiers à M. Bremond qu'en saint Jean Eudes l'homme n'est « ni séduisant, ni fascinant ». L'une des premières impressions qu'on éprouve, à le fréquenter, dans ses lettres, c'est — qu'on me pardonne l'expression — qu'il ne devait pas être commode tous les jours. Il est exigeant, ne passe sur rien : qu'une de ses dirigées s'oublie à employer un mot fleurant la mondanité, il la rabroue sans pitié, en lui prescrivant quelque pénitence salutaire :

> Il vous est encore échappé, écrit-il à la Sœur Marie de Taillepied, un mot du monde, qui est ce *baise-mains* que je vous avais défendu. Je suis d'avis que vous fassiez pour cela un demi quart d'heure d'oraison sur les paroles de Jésus, parlant des siens : *Ils ne sont point du monde, comme je n'en suis point.* Adorez Jésus dans la parfaite séparation qu'il a eue du monde, tant en ses façons de parler qu'en tout le reste. Adorez-le prononçant ces paroles. Donnez-vous à Lui, et nous aussi, le priant qu'Il nous sépare entièrement du monde, et en ses façons de parler et en tout le reste; et baisez autant de fois la terre comme il y a de paroles en cette sentence : *Ils ne sont point du monde* (1).

Il est méticuleux : ses lettres de direction fourmillent de prescriptions minutieuses, numérotées avec soin, au point que, sans trop d'exagération, une plume malicieuse a pu les comparer à des « ordonnances médicales (2) ». C'est, chez lui, tournure d'esprit : il est normand avec tout ce que cette épithète comporte de sens de la réalité, de sens pratique. Il suffit pour s'en convaincre de le voir discuter affaires avec la bonne Mère Patin (3). Puis sa

(1) *Lettres et opuscules*, p. 31 ; *ibid.*, Lettre à la Sœur Marie de l'Assomption, p. 141.

(2) Bremond, *op. cit.*, p. 597 ; cf. *Lettres et opuscules*, pp. 101, 119, 226, etc.

(3) *Lettres et opuscules*, pp. 219 et sq., 222, 252, 255, 260, etc.

grâce propre le porte à se défier de la nature, et à ne lui accorder qu'un crédit des plus restreints. Aussi l'abandonne-t-il le moins possible à elle-même.

Autre tendance qui rejoint, du reste, les deux précédentes, et contribue à donner à sa physionomie un je ne sais quoi d'austère et de sévère qui en impose de prime abord : son intransigeance bien connue en matière de doctrine et tout particulièrement à l'endroit des tenants du jansénisme, dont, à plusieurs reprises, il se proclame « aussi éloigné que le ciel l'est de l'enfer », et « plus opposé que le feu n'est contraire à l'eau (1) ».

On aurait grand tort, toutefois, de s'en tenir à cette apparente raideur. Celle-ci est elle-même une conséquence de la vigoureuse nature du saint : nature extrêmement ardente et exprimant vivement ce qui l'affecte, en un sens ou en l'autre.

Veut-on se rendre compte de son exquise sensibilité, du don qu'il possède de faire siennes les souffrances et les épreuves de ceux qui lui sont chers? Qu'on relise ces lignes toutes chaudes, toutes douloureuses, jaillies de son cœur meurtri :

Il écrit à M. Hubert :

> Votre maladie me touche sensiblement. Vous avez une fièvre quarte au corps, et moi, j'en ai trois au cœur : la vôtre, celle de notre frère M. Jourdan, celle du frère André, avec la fièvre tierce de notre très cher M. Blouet, et tous les maux de notre très cher M. Le Mesle et de tous nos autres frères... (2)

A Mme de Camilly, qui vient de perdre son mari :

> ... Je ne m'arrête point à vous dire, ma très chère fille, combien je suis affligé et angoissé, car cela est indicible : certainement, je connais bien par l'expérience que vos

(1) *Lettres et opuscules*, Lettre à M. Manchon, p. 166; à M. d'Omonville, p. 172; à M. Dupont, p. 209.
(2) *Lettres et opuscules*, p. 218.

douleurs et vos angoisses sont mes douleurs et mes angoisses... (1)

A la même :

... Que faites-vous, ma pauvre affligée? Que faites-vous? En quel état êtes-vous maintenant? Ne tâchez-vous point de modérer votre douleur? Écrivez-moi un peu vos dispositions, ma bonne chère Fille. Il me semble qu'il y a longtemps que je n'ai reçu de vos chères lettres. Je pense à toute heure à vous, ma très unique Fille, et je porte continuellement vos afflictions dans mon cœur... (2)

A M. Manchon pour lui annoncer la mort de Marie des Vallées :

Mon très cher Frère,

Jésus, le très saint Cœur de Marie, soit notre consolation pour jamais.

Il a plu à Dieu de nous ôter ce que nous avions de plus cher au monde, qui était notre très chère Sœur Marie... Notre plus grande douleur est qu'on nous a ôté son corps, pour l'enterrer à Saint-Nicolas, etc. (3).

Relisons, de même, ces chrétiennes consolations adressées à Mme de Budos, à l'occasion de la mort de son frère, Antoine-Hercule, tué au siège de Privas :

... Néanmoins, il faut que j'avoue que mon âme est remplie de tristesse, et mon cœur plein d'angoisse en la pensée de votre agonie. Je ne puis penser à vous et au pitoyable état auquel je vous vois sans douleur et sans larmes, et je crois que cela m'est permis. Je vois Jésus, la joie du ciel et de la terre, se fondre en larmes et en soupirs à la vue des larmes de Marthe et de Madeleine qui pleuraient la mort de leur frère. Pourquoi donc ne me sera-t-il pas permis de pleurer en un semblable sujet? Je veux pleurer avec Jésus

(1) *Ibid.*, p. 228.
(2) *Lettres et opuscules*, p. 242.
(3) *Ibid.*, p. 129.

pour honorer les larmes de Jésus. Je veux pleurer avec ceux qui pleurent, selon la parole de son apôtre : *Flere cum flentibus*. Je veux pleurer par les mêmes mouvements et sentiments que Jésus a pleuré, etc. (1).

Voulons-nous maintenant expérimenter à quel point le saint est capable de vibrer, à quelles nobles et saintes hardiesses les ardentes émotions qui ébranlent et soulèvent toutes ses puissances de sentiment peuvent le conduire? Voici les différentes lettres que sa passion de la gloire de Dieu et du salut des âmes lui a inspiré d'écrire à la reine mère. Grâce à leurs dates respectives : 1648, 1643, 1661, il est facile de replacer celles-ci dans leur contexte historique et psychologique : nous en apprécierons ainsi toute la valeur et nous en mesurerons toute la portée.

Disons bien vite que de telles lettres honorent et celui qui les a écrites et celle qui a daigné les accueillir. Qui oserait, de nos jours, s'adresser en pareils termes aux pouvoirs publics; et ceux-ci, quel sort réserveraient-ils à l'audacieux qui leur tiendrait un tel langage?

Madame,

Je ne puis rejeter la pensée qu'il a plu à Dieu me donner en lui offrant le saint sacrifice de la messe, durant ces troubles de Paris, de la supplier très humblement, au nom de Jésus-Christ et de sa très sainte Mère, d'employer le pouvoir qu'ils lui ont donné pour arrêter le torrent impétueux de l'iniquité qui fait aujourd'hui un étrange ravage dans la France, qui entraîne une multitude d'âmes dans les enfers, et qui est l'unique cause de toutes les misères de ce Royaume.

C'est une chose déplorable, Madame, et à larmes de sang, de voir périr tant d'âmes qui ont coûté le précieux sang de Jésus-Christ, et que ce mal va toujours croissant, et que si peu de personnes s'en mettent en peine. Lorsqu'il s'agit de quelque intérêt temporel des Princes et des Rois

(1) *Lettres et opuscules*, p. 10.

de ce monde, que ne fait-on point? Mais les intérêts du Souverain Monarque sont abandonnés. Nous nous tuons dans nos missions, à force de crier contre quantité de désordres qui sont dans la France, par lesquels Dieu est extrêmement déshonoré, et qui sont la cause de la damnation de beaucoup d'âmes; et il nous fait la grâce de remédier à quelques-uns. Mais je suis certain, Madame, que si Votre Majesté voulait employer le pouvoir qu'il lui a donné, elle pourrait plus faire, elle seule, pour la destruction de la tyrannie du diable et pour l'établissement du règne de Jésus-Christ, que tous les missionnaires ensemble...

Le saint indique ensuite à sa royale correspondante les moyens par l'emploi desquels « dans peu de temps l'Église de France changerait de face, et reprendrait sa première splendeur », et il poursuit :

Si Votre Majesté rend ce service à Jésus-Christ et à son Eglise, il la comblera de bénédictions spirituelles et temporelles : mais si elle néglige ces choses, je lui déclare, au nom et de la part du grand Dieu Vivant, que tous les péchés qui seront commis en France, faute de pourvoir, par elle-même, l'Église de bons évêques, lui seront attribués comme si elle-même les avait commis; et qu'elle en portera la condamnation et le châtiment; et que toutes les âmes qui se perdront en suite de cela, et toutes les gouttes de sang que Jésus-Christ a répandues pour leur salut, crieront vengeance contre elle à l'heure de la mort... (1)

Le saint revient sur cette dernière pensée dans une autre des lettres qu'il prit la liberté d'adresser à la reine mère :

Si la Reine embrasse de tout son cœur les intérêts de Dieu, et qu'elle emploie tout son pouvoir pour remédier aux désordres susdits, il la couronnera d'une gloire incompréhensible, d'une félicité inénarrable. Mais si elle les

(1) *Lettres et opuscules*, pp. 69 sq.

néglige et qu'elle n'y apporte tout ce qu'elle pourra, tous les péchés qui en procéderont lui seront imputés et elle en portera un épouvantable châtiment. Plaise à la divine Bonté ne permettre pas que cela soit, mais plutôt se servir d'elle pour faire régner Jésus-Christ dans les cœurs de tous les Français... (1)

Du coup, voilà le vœu de M. Bremond réalisé : « A tout un volume de discours, nous préférerions, a-t-il écrit à propos de saint Jean Eudes, une seule de ces pages vraies, où l'orateur se taisant, l'homme se montre à nous et se confesse à nous... (2) »

Si jamais pages ont été vraies, ce sont bien toutes celles qui viennent d'être reproduites; si jamais homme s'est montré à nous, s'est confessé à nous, c'est bien celui dont nous avons essayé de fixer les traits caractéristiques, qui a posé devant nous, projetant, à travers les fragments de sa correspondance, sa forte et très prenante personnalité.

« Il y avait autrefois un *homme* qui s'appelait Athanase... », a écrit Pascal. Saint Jean Eudes fut lui aussi un beau spécimen d'humanité, un *homme* dans toute l'acception du mot.

*
* *

Laissons maintenant la grâce s'emparer d'une telle nature, et l'homme qui, il y a un instant, s'imposait à notre franche et sympathique admiration, nous offrira, sans peine, un type accompli de la plus éminente sainteté.

Je n'en veux d'autres preuves que celles contenues dans ses *Lettres et opuscules*. Ces derniers, en particulier, possèdent une valeur documentaire de tout premier ordre : par eux, nous pénétrons jusque dans les profondeurs de l'âme de saint Jean Eudes; nous atteignons jusqu'aux

(1) *Lettres et opuscules*, p. 78.
(2) Bremond, *op. cit.*, p. 592.

sommets de la perfection héroïque où il s'est élevé; nous pouvons mesurer son amour pour Dieu, sa tendresse filiale pour la Très Sainte Vierge, son zèle du salut des âmes, ses saintes ardeurs pour la souffrance, son culte d'abandon total et de confiante soumission à la divine volonté.

Le premier, par ordre de date, de ces divers *Opuscules* est son *Vœu ou Élévations à Jésus pour s'offrir à Lui en qualité d'hostie et de victime qui doit être sacrifiée à sa gloire et à son pur amour*. On sait que le saint signa de son sang ce vœu héroïque. Je n'en citerai qu'un extrait qui en résume bien l'esprit et nous en donne la note sublime :

> O Bon Jésus, recevez et acceptez ce mien vœu et ce sacrifice que je vous fais de mon être et de ma vie, en hommage et par les mérites du très divin sacrifice que vous avez fait de vous-même à votre Père sur la croix. Regardez-moi désormais comme une hostie et une victime qui est dédiée pour être immolée entièrement à la gloire de votre saint Nom. Faites, par votre très grande miséricorde que toute ma vie soit un perpétuel sacrifice de louange et d'amour vers vous. Que je vive d'une vie qui aille imitant et honorant votre sainte vie, et celle de votre bienheureuse Mère et de vos saints martyrs; que je ne passe aucun jour sans souffrir quelque chose pour votre amour; et que je meure d'une mort qui soit conforme à votre sainte mort... (1)

Ce vœu du grand mystique normand ne le cède en rien en ardeurs généreuses, en passion inassouvie de la gloire de Dieu et du salut des âmes, à l'acte d'offrande à l'Amour miséricordieux de sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, si goûté, et à bon droit, des âmes ferventes.

Viennent ensuite le *Contrat d'une sainte alliance avec la très Sainte Vierge Marie, Mère de Dieu*, la *Lettre à la très Sainte Vierge*, l'*Élévation à la Sainte Vierge pour lui rendre grâce, lui recommander la Congrégation de Jésus et Marie*

(1) *Lettres et opuscules*, p. 430.

et lui demander une bonne et sainte mort : trois monuments de tendre et filiale piété envers Marie, que seul un cœur de saint a pu concevoir, et que seule une main de saint a pu réaliser. Saint Jean Eudes n'eût-il écrit que ces pages embrasées qu'il mériterait d'être rangé parmi les plus grands serviteurs de la Très Sainte Vierge.

Quant à son *Testament*, il nous le montre, *qualis ab incepto* — son vœu d'hostie et de victime est de 1637 et le *Testament* de 1671 — mourant comme il avait vécu « dans un acte de très pur amour envers son très cher Jésus », fidèle jusqu'au bout au magnifique et généreux programme de sainteté sacerdotale qu'il s'était tracé, fidèle aussi aux âmes et aux œuvres que Dieu lui avait confiées et à sa surnaturelle mission d'apôtre du Sacré-Cœur.

*
* *

A eux seuls, ces différents documents, inépuisable mine de psychologie religieuse, nous permettraient de reconstituer les traits essentiels de saint Jean Eudes. Mais le volume que nous analysons ne s'en tient pas là. C'est saint Jean Eudes vivant, en pleine activité, qu'il campe devant nos yeux.

Avec le *Memoriale Beneficiorum Dei*, nous avons le cadre ou, si l'on préfère, les points de repère de sa vie extraordinairement féconde. Et ce cadre se remplit et s'anime, les espaces entre les différents points de repère se comblent grâce aux mille détails évocateurs que les lettres nous fournissent. Nous avons ainsi plus et mieux qu'une histoire composée suivant toutes les règles de l'art : c'est l'histoire même qui se vit et s'écrit devant nous : histoire vécue et écrite par un saint qui simultanément fut fondateur d'ordres religieux, grand missionnaire, directeur d'âmes, auteur et premier apôtre du culte liturgique des Sacrés Cœurs (1). Nous sommes ini-

(1) *Lettres et opuscules*, Lettre à la Rde Mère Mechtilde du Saint-

tiés aux gigantesques travaux de ce saint; nous le suivons dans ses courses à travers la France; nous partageons toutes les épreuves qui ont fondu sur lui, l'ont enveloppé de toutes parts, fécondant son labeur apostolique et l'aidant à réaliser son ambitieux et crucifiant idéal de configuration au Christ, d'identification avec le Christ.

Nous nous en voudrions de ne pas reproduire ces lignes révélatrices de la pensée du saint :

> ... Je supplie Jésus qu'il s'honore et se glorifie en vous, en la manière qu'il désire. Je le supplie qu'il fasse en sorte que tout ce qui a jamais été, tout ce qui est et tout ce qui sera jamais en vous, en votre corps, en votre âme, en vos pensées, paroles et actions, en votre vie temporelle et éternelle, rende un hommage et une gloire à tout ce qui est en lui, en son corps, en son âme sainte, en sa divinité, en son humanité, en sa vie temporelle et éternelle. Je le supplie enfin qu'il vous anéantisse entièrement, et qu'il s'établisse parfaitement en vous; qu'il vous retire et vous consomme tout en lui, et qu'il soit tout en vous; qu'on ne voie plus que Jésus en votre extérieur et en votre intérieur, en votre temps et en votre éternité; qu'il soit en vous, qu'il vive en vous, qu'il opère en vous, qu'il souffre en vous et qu'il meure en vous; et qu'il s'y adore et glorifie soi-même en toutes les manières qu'il désire... (1)

Nous percevons directement ses sentiments les plus intimes : gémissements douloureux, *fiat* de la parfaite résignation (2), exultant hymne d'actions de grâces qui

Sacrement, p. 92; Lettre à la Mère Patin, p. 192; à la Sœur M. de la Nativité Herson, p. 297; La lettre de toute première importance pour l'histoire de la dévotion au Sacré-Cœur, adressée en 1672 aux prêtres de la Congrégation de Jésus et Marie, p. 304; à Mgr de Médavy, p. 309; à une Abbesse bénédictine, p. 362.

(1) *Lettres et opuscules*, A la Sœur Marie de Taillepied, p. 26; cf. à la même, p. 33; à Mme de Budos, p. 36.

(2) *Op. cit.*, Aux missionnaires de Gatteville, p. 88, à M. Le Mesle, p. 117 et passim.

s'échappe de ses lèvres, quand une providentielle embellie se produit au-dessus de sa tête (1).

Qui ne voit, tout de suite, le parti à tirer d'un volume où tant de richesses sont accumulées? Historien de ce XVII^e siècle auquel les patientes et érudites explorations contemporaines ont rendu tout son prestige; théologien de la dévotion aux Sacrés Cœurs et de la doctrine du corps mystique, toutes deux plus actuelles que jamais; auteurs ascétiques soucieux de pénétrer les enseignements du *Saint de l'École française*; fils spirituels de saint Jean Eudes, ne sauraient ni l'ignorer ni s'en désintéresser. C'est à eux surtout qu'il est destiné. A l'étudier, ils trouveront plaisir et profit; sans compter les hautes et bienfaisantes leçons d'édification que leur réserve cette communion intime à l'esprit, aux sentiments, à la vie d'un grand saint.

EM. GEORGES, C.J.M.

(1) *Op. cit.*, Aux prêtres du séminaire de Coutances, p. 113.

Louyse de Ballon,

Réformatrice des Bernardines [1]

La vie de la Mère Louise de Ballon, cette fille de saint François de Sales, qui fonda au moins dix-sept couvents de Bernardines, vient d'être écrite par Myriam de G., l'auteur de *Vingt-deux ans de martyre* (vie du saint abbé Girard, arrivée rapidement à sa 15e édition).

Ce nouvel ouvrage de 560 pages, grand in-8°, admirablement présenté par l'éditeur Desclée de Brouwer, est une étude vivante et profonde, fruit d'un énorme labeur. C'est le travail d'un historien probe, qui a réuni une documentation fort étendue, contenue dans les archives de plusieurs diocèses et départements, et qui a fait revivre son sujet, non seulement avec une grande maîtrise littéraire, mais avec un sens surnaturel profond, indispensable en pareille matière.

On se demande comment l'auteur, toujours malade, souffrant constamment d'un fort mal de tête, de multiples infirmités et comme immobilisée sur son lit depuis plus de vingt ans, a eu la patience de consulter plus de cent ouvrages sur ce sujet pour vérifier les moindres détails. Il fallait être portée par une grâce très spéciale de lumière, d'attrait et de force, qui fait la vie de toutes ces pages. Comme le lui écrivait, en 1928, Sa Sainteté Pie XI, dans une lettre autographe après la publication de *Vingt-deux*

(1) *Louyse de Ballon, Réformatrice des Bernardines*, par Myriam de G., 1 vol. in-8° de XXXVIII-560 pages. Desclée de Brouwer, 76 *bis*, rue des Saints-Pères, Paris, 25 fr.

ans de martyre : « Heureux ceux qui peuvent dire avec l'Apôtre : Je suis plein de joie dans mes souffrances pour vous, et ce qui manque aux souffrances du Christ, en ma propre chair, je l'achève pour son corps (mystique) qui est l'Église. »

***

Nous voudrions souligner ici les traits principaux de la physionomie spirituelle de la Mère Louise de Ballon, dont l'existence, si riche de grâces, de vertus et de mérites, semble se résumer d'un mot : *simplicité*, simplicité surnaturelle, très supérieure aux fluctuations de la sensibilité, et obtenue par la conformité constante à la volonté de Dieu signifiée et par l'abandon à sa volonté de bon plaisir non encore manifestée.

Cette simplicité éminente est le fruit d'une contemplation presque continuelle de l'infinie bonté du Très-Haut. Elle caractérise la voie des parfaits, qui ne perdent pour ainsi dire plus l'union à Dieu, et dont la sainteté se manifeste par l'amour de la croix et une bonté toujours rayonnante.

La Mère Louise est arrivée à ce sommet en mettant toujours mieux en pratique une formule qui lui était chère et qu'elle redisait souvent à ses filles : *Faire tout par esprit d'oraison*. Toute sa journée n'était, pour ainsi dire, qu'une oraison continuelle et même beaucoup d'heures de la nuit y étaient employées. Elle vivait profondément la parole du Seigneur : *Oportet semper orare*.

***

La piété et la charité de l'enfant

Louise de Ballon, née le 5 janvier 1591, au château de Vanchy, en cette région de la Savoie qui fait aujourd'hui

partie du département de l'Ain, appartenait par son aïeule maternelle à la famille de saint Bernard de Menthon, elle était parente de saint François de Sales, qui la dirigea une quinzaine d'années. Il est intéressant et profitable de recueillir ce qui paraît le plus saillant dans les 550 pages de cette vie pour voir en raccourci ce que fut, sous une pareille direction, l'ascension spirituelle de cette servante de Dieu.

Dès son enfance, Louise s'occupe des choses de Dieu; elle s'intéresse aux pauvres, elle soigne des petites galeuses, en se disant qu'elle est elle-même plus rebutante aux yeux de Dieu que ces pauvres filles ne le paraissent aux siens (p. 18). Elle tâche de « bien user de son temps », redoutant surtout « la perte intérieure du temps ». Comme une personne déjà habituée à la vie de prière, elle apprend à se recueillir, elle cherche Dieu.

Quand on lui dit qu'elle doit sa difformité — elle boitait et était bossue — à sa nourrice, la petite fille court au-devant d'elle, lui témoignant son affection et une vraie joie de la voir (p. 10).

Elle perd sa mère, une chrétienne parfaite, à l'âge de vingt ans; près de sa dépouille mortelle, Louise se met aussitôt à genoux pour supplier la Sainte Vierge de daigner désormais être sa mère :

> Je demeurai là, dit-elle, une demi-heure, sans que je sentisse la perte que je venais de faire. Depuis, toutes les fois que j'ai dit l'*Ave Maria*, j'ai ajouté à ces paroles : *Mater Dei*, celles-ci : *et mater mea* (p. 8).

Dès l'âge de sept ans, Louise avait reçu l'habit de novice à l'abbaye royale de Sainte-Catherine, sur le flanc du Semnoz, près d'Annecy. Elle n'était guère plus haute qu'un petit rosier, lorsque d'un trait de lumière le Seigneur l'appela à la vie religieuse :

> J'eus, dit-elle (p. 27), comme un éclair, une sublime pensée sur l'excellence et le bonheur de l'état religieux... Ce fut

la naissance de ma vocation et j'appris en même temps à ne pas l'aimer précisément en elle-même, et pour cela à ne pas dire : *j'aime ma vocation,* mais à dire : *j'aime l'Auteur de ma vocation.*

Pour une enfant de sept ans n'est-ce pas déjà une vue fort élevée? On doit donc s'habituer, comme le dit Myriam de G., à croiser la petite sœur, non dans la plaine, mais dans les chemins escarpés, où s'en vont, chargées de mérites, les religieuses qui ont combien de fois sept ans (p. 27).

*
* *

Débuts dans la vie d'oraison

L'oraison fait ses délices, elle se nourrit du Seigneur, et non seulement le jour, mais la nuit, car les veilles se prolongent et l'oraison du matin commence avant le jour. Louise en oublie souvent d'aller au réfectoire, Jésus lui donne le sens spirituel qui transforme peu à peu sa vie, l'élève et la rapproche de Lui. Elle a remarqué plus tard :

> Je ne craindrai point de dire que je ne saurais faire autant de cas de notre heure d'oraison du matin et du soir, que de *cette sorte d'oraison de volonté à entretenir continuellement,* afin de porter Dieu partout, c'est-à-dire de l'avoir toujours en vue dans toute notre conduite (p. 107).

La communion sacramentelle et la communion spirituelle attirent en elle le Sauveur :

> Il m'est souvent arrivé, dit-elle, que m'approchant tout infirme et toute languissante de la table sacrée de la communion, je m'en suis retirée pleine de santé et de vigueur. ... Non contente d'avoir reçu Notre-Seigneur chez moi, je voulais qu'il s'y arrêtât comme dans sa propre demeure. Et de fait, depuis lors, je l'ai seulement prié de cela, et de dominer en moi et sur moi en souverain (p. 31 sq.).

Elle peut dire qu'elle n'entretient rien d'inutile en elle volontairement; toute la place est pour Dieu seul.

Monseigneur de Genève console la jeune religieuse de ses peines, de ses sécheresses, et lorsque des pensées fâcheuses l'assaillent, ou que la méditation de la Passion l'attendrit si fort qu'elle est « sur le point de mourir de douleur » (p. 33-36).

Sœur Louise, ainsi formée par le Seigneur, aime à parler désavantageusement d'elle-même, et lorsqu'elle s'applique, comme elle dit, à quelque « pratique abjecte », elle s'humilie au-dessous d'elle-même en se disant qu'elle est même indigne de faire de semblables actions (p. 36).

*
* *

L'oblation d'elle-même et l'amour de la croix

Elle fit profession à la fin de sa 16e année en 1607. Préparée à cette donation plus profonde par une confession générale et la méditation des adieux de Jésus à sa Mère avant la Passion, Sœur Louise reçut avant la cérémonie une grâce de choix. Elle sentit que « *pour se sacrifier dignement à Dieu, il fallait qu'elle se quittât pleinement* ». La joie spirituelle et la crainte naturelle des souffrances entrevues furent si bien mêlées et si vives, que, prosternée à terre, dans la chapelle, elle éclata en sanglots; en même temps elle se pressait contre le pavé, comme si elle eût voulu quitter son corps pour être plus à Dieu (p. 43). Tout le jour elle demeura sous l'action de cette grâce, de cet appel : heureuse des souffrances espérées, et tout émue, car souffrir est toujours souffrir.

Depuis le jour de cette profession, elle ne cessa guère de porter la croix du mal de tête.

Après avoir demandé à Dieu de lui enlever l'affection trop sensible qu'elle avait pour ses proches, elle sut les aimer mieux : en Dieu et pour Lui.

A l'abbaye de Sainte-Catherine, la jeune religieuse s'abandonna complètement à la souffrance, quand on lui présenta la croix, comme à toute nouvelle professe. « Je crois, dit-elle que c'était Dieu même qui faisait en moi cette action. » Elle baisa la croix, toutes les croix qui lui étaient destinées, recevant à cet instant une force qui lui faisait dire : « Ce n'est pas assez » (p. 45).

Elle garde fidèlement le secret du Roi et elle nous dit pourquoi :

> Si un prince donnait cent écus à l'un de ses domestiques pour faire un voyage, et que celui-ci, au lieu de se mettre en chemin, s'amusât à diverses reprises à regarder cet argent devant n'importe qui, ne s'exposerait-il pas au danger d'être volé? Et s'il l'était, ne se trouverait-il pas, après, dans l'impuissance absolue de rendre à son maître ce qu'il en aurait reçu? Hé bien! apprenons de là que, dans la voie de Dieu, il ne faut pas tant considérer ce que sa bonté nous départ, que ce qu'Il demande de nous (p. 47).

***

Le combat spirituel

Sœur Louise n'ignore pas la lutte, elle est attentive à suivre les bonnes inspirations et à résister à toutes les suggestions de l'ennemi. Elle veille à ne jamais garder du ressentiment, à ne pas nourrir en silence de petites rancunes sous le voile d'une certaine bonne grâce. Elle travaille pour surmonter les aversions naturelles « de dure et fâcheuse digestion à la nature ». « Il y a des choses, dit-elle, dont il ne faut pas attendre à se corriger avec le temps; mais il faut le faire sur l'heure. » Et sur l'heure elle s'exécute.

Elle s'efforce aussi sur-le-champ d'être patiente, lorsque son mal de tête et ses fréquentes et si douloureuses fluxions l'éprouvent. C'est, à son avis, commettre une

grande faute que de manquer de se servir de nos incommodités pour regarder d'abord Jésus dans sa Passion, pour s'abandonner, remercier et se mettre « dans une disposition de patience et d'indifférence au regard des soulagements ».

Depuis sa jeunesse, elle fuit le babil :

> Notre langue étant comme la patène où repose premièrement Notre-Seigneur, quand il vient en nous par la sainte communion, il n'y a soin que nous ne devions apporter pour la conserver toute pure et toute sainte (p. 58).

Appliquée à la considération des paroles dites par le vieillard Siméon à Marie : « Votre âme sera transpercée par un glaive », elle entend par là que quiconque se détermine à servir Dieu doit se préparer et s'attendre à recevoir diverses blessures spirituelles.

> Il fallait donc me résoudre et me disposer aux peines, aux fatigues, aux dégoûts, aux amertumes, en un mot, aux croix, tant intérieures qu'extérieures, et à y être exactement fidèle (p. 57).

La cadette de notre héroïne, Gasparde de Ballon, qui était grande et belle, était destinée au monde; mais Louise, qui, nous l'avons dit, était boiteuse et bossue, lui obtint du Tout-Puissant la grâce de la vocation religieuse. Les deux sœurs sont à la même abbaye; Gasparde deviendra cause de nouvelles souffrances pour son aînée.

Lorsqu'elle devint sacristine, Louise eut particulièrement à souffrir : une bonne ancienne la grondait toujours de sonner parfois matines tant soit peu avant 4 heures du matin :

> Au moins lui ai-je cette obligation, écrit-elle, qu'elle a été cause que j'ai passé bien des heures de la nuit à l'église, pour attendre que l'horloge sonnât les 4 heures, et qu'ainsi je ne lui donnasse pas, bien qu'involontairement, lieu de se fâcher de mon anticipation.

Voilà bien le grand côté des petites choses, alors que beaucoup ne voient que le petit des grandes.

Il faut se faire violence, aimait-elle à redire à tout propos.

> Je me tiens dans une disposition de mort à toutes mes passions, à toutes mes inclinations, à toutes mes fantaisies; disposition, qui, d'un côté, regarde le néant de la créature, et, de l'autre, le Créateur même. Et je me tiens aussi dans un simple désir, accompagné d'une volonté sincère de faire vivre en moi mon Créateur et sa volonté (p. 65).

*
* *

Les graces qui la préparent a sa mission

Le temps de l'Avent est un temps de grâces pour elle.

> Notre-Seigneur, écrit-elle, m'y occupe extraordinairement l'esprit jusqu'à être pleine de Dieu. J'y reçois aussi des grâces très considérables, surtout celle d'être continuellement en la présence de Dieu, avec des lumières fort touchantes sur le mystère d'alors et des secours particuliers pour la conduite des esprits... Enfin c'est singulièrement mon temps pour Dieu, comme c'est réciproquement le temps de Dieu pour moi (p. 66).

Comme une étoile dans l'ombre, sa vertu brillait trop pour qu'on ne la remarquât pas au dehors et que son mérite n'apparût pas comme une source bienfaisante. On voulait au moins entrevoir l'humble religieuse; on se pressait pour l'écouter, la consulter, recevoir ses conseils.

Pour consoler ceux qu'affligent des souffrances intimes, elle leur explique que les peines intérieures sont un purgatoire nécessaire, qu'elles sont plus considérées de Dieu que les souffrances physiques, parce qu'elles nous épurent

en ce que nous avons de meilleur. « Ce ne serait vouloir porter la croix qu'à demi, disait-elle, si vous ne voulez souffrir qu'en votre corps et non aussi dans votre âme. »

Ces douleurs profondes sont aimées d'elle, parce qu'on peut les cacher et parce qu'elles facilitent ainsi l'amour de la souffrance acceptée pour Dieu seul, sans consolation humaine. Elle les aime, dit l'auteur, comme ouvrières en elle de la Justice de Dieu; elle les aime enfin parce qu'elles la disposent à goûter Dieu (p. 68).

Un hérétique ayant peint son portrait, elle demande à Dieu sa conversion, et en ayant aussitôt reçu l'assurance, elle s'écrie : « Pas un de tous ceux qui sont dans cette compagnie, ne périra. » Huit jours après, le peintre abjura et mourut.

Notre-Seigneur pouvait-il refuser quelque chose à sa généreuse servante? Avant de lui envoyer de nouvelles croix, Il la favorisait des douceurs de sa présence pour la fortifier. Sœur Louise lui disait alors familièrement :

> Vous me gardez sans doute, Seigneur, quelque chose, et vous avez bonne grâce de m'y disposer auparavant (p. 70).

Après être entrée dans ce qu'elle appelle *un noviciat intérieur*, elle fit, en juin 1617, à la Visitation d'Annecy, une retraite fervente, une confession générale à saint François de Sales — son directeur de 1607 ou 1608 à 1622 —; et sous l'influence d'une grâce spéciale, ayant vu le néant de la créature, le malheureux sort et la perte de certaines âmes consacrées, elle se disposa à la réforme de l'abbaye de Sainte-Catherine qui n'était pas cloîtrée.

C'était une tâche ardue et urgente. Louise de Ballon va souffrir comme Thérèse d'Avila; comme celle-ci, elle sera humble, douce, charitable, pleurant la mort de ses adversaires.

Myriam de G., après avoir dit ce que fut cette retraite sous la conduite de Monseigneur de Genève, parle longuement, au chapitre VII, de l'oraison et des vertus de la Mère Louise, qui paraît bien être arrivée, après les épreu-

ves de la nuit de l'esprit (p. 124, sq.) à l'union transformante, qu'elle appelle *l'alliance divine* (cf. p. 191-204).

*
* *

La mission de Mère Louise

Toutes ces grâces la disposent à la mission à laquelle le Seigneur la réservait. Monseigneur de Genève soutient la pauvre réformatrice dans son œuvre crucifiante. Elle veut, elle veut « à tout rompre » ; il la dresse à la patience, la faisant attendre plus de cinq ans l'heure de commencer la réforme voulue par Dieu. Il ne voit d'ailleurs aucun moyen de réformer le monastère dont l'abbesse était sa propre parente. Mais puisque humainement tout se dérobe, la Providence intervient.

A Sœur Louise, le Seigneur donne quatre compagnes, parmi lesquelles sa sœur Gasparde, résolues comme elle à tout souffrir pour faire régner Jésus en elles et autour d'elles. C'est alors que « les cinq jeunes », comme on les appelait par dérision, se mirent à embaumer la maison de Dieu et que Sœur Louise de Ballon voulut « *pratiquer principalement la fidélité à la divine présence et le mépris d'elle-même* ». De plus en plus *elle fait tout par esprit d'oraison* ; sa journée devient presque une oraison continuelle, qui se prolonge parfois des nuits entières. Sœur Louise appellera la réforme un fruit de l'oraison persévérante (p. 215, sq.).

Elle souligne le grand côté des petits devoirs quotidiens, la grandeur des petits actes de vertu, qu'il faut pratiquer continuellement pour avancer (p. 137).

Il va sans dire que les pénitences accompagnent l'oraison. Presque chaque jour elle se donne la discipline avec des orties... et elle multiplie les veilles et les jeûnes.

∴

Le portement de la croix

Comme l'Évangile ne nous cache pas la trahison de Jésus par l'un des siens, Myriam de G. nous expose un peu le martyre de la vaillante réformatrice : l'hostilité, les contraintes, le manque de droiture, les rudes assauts, les difficultés accablantes..., la guerre de l'animosité, de l'ironie, du mépris.

Louise de Ballon porte bien son fardeau :

> Il faut, dit-elle, qu'il y ait toujours, dans toutes les communautés, des personnes qui servent à exercer et à faire mériter les autres en les faisant souffrir par leurs oppositions à leur conduite exemplaire, qu'elles ne veulent ni imiter, ni souffrir, parce qu'elles s'estiment déshonorées de les voir autres qu'elles ne sont, c'est-à-dire de les voir plus saintes qu'elles-mêmes (p. 222).

Puisqu'il fallait absolument renoncer à se réformer dans l'abbaye, on dut prendre la résolution d'en sortir.

Mais ce sont alors de nouvelles souffrances : il faut des revenus, une maison ; les cisterciennes multiplient prières, sacrifices, offrandes au Tout-Puissant!... Par-dessus tout Sœur Louise a confiance en Dieu. Il la comble. Après une oraison d'union, elle écrit :

> Il me sembla, Seigneur, que vous preniez possession de mon cœur. Il n'a point été guéri depuis des aimables blessures que vous lui fîtes, et je pense qu'il ne le sera point avant que vous m'ayez introduite en la maison de votre Père. Oui, jusqu'à ce moment, il demeurera blessé sans guérison (p. 244).

A lire cette vie de Louise de Ballon, on ne peut que bénir Celui qui la configure si bien à ses propres souf-

frances, et on l'admire, elle, si simplement héroïque, si fidèlement aimante.

Un jour, accusant les « cinq » de vanité, les dames de Sainte-Catherine entendirent Monseigneur de Genève dire à l'abbesse : « Madame, si vous n'aviez pas ces filles-là, vous les voudriez acheter au prix de l'or; au moins, le devriez-vous faire » (p. 241).

Au témoignage de Sœur Louise, elle et ses compagnes de la réforme travaillent « à se tenir exemptes des moindres péchés véniels et des moindres imperfections ».

L'admirable religieuse, que ni les humiliations, ni les vexations n'arrêtent en chemin, doit, avec la permission du Général de son Ordre, s'évader de l'abbaye de Sainte-Catherine, pour arriver un beau jour à Rumilly, petite ville proche d'Annecy, où va naître enfin la réforme. Le baron de Ballon, hors de lui, essaie encore d'arrêter sa fille dans ce dessein; douceur ou colère laissent Sœur Louise inébranlable. Jamais le malheureux père ne vint à Rumilly visiter ses enfants, Louise et Gasparde; jamais il ne leur envoya le moindre secours.

Avant de pouvoir s'échapper, Sœur Louise s'arrêta à un tournant douloureux; il lui sembla soudain, à l'heure du départ, ne pas devoir quitter son monastère, et seule la voix de saint François de Sales put l'éclairer, la rassurer et la convaincre. Son esprit et son cœur étaient torturés, elle pleurait. Mais l'obéissance l'entraîna et le Seigneur lui donna une grande confiance en son appui, la résolution de partir, un plus bas sentiment d'elle-même, un grand attrait pour *le dénûment intérieur* dans l'œuvre entreprise.

On trouve ici en elle l'union de deux vertus en apparence opposées, l'humilité profonde et la magnanimité qui porte aux grandes choses que le Seigneur attend de nous. On voit que l'humilité, selon la parole de saint François de Sales, est comme la racine de l'arbre qui s'enfonce toujours plus profondément dans le sol, tandis que la charité est comme la branche la plus haute qui s'élève toujours d'avantage vers le ciel.

Comment elle formait ses filles

Elle édifia la réforme en répandant la bonne odeur de Jésus-Christ. Rien ne manquait aux Bernardines réformées : la ferveur, les tentations de découragement, l'indigence complète, les compensations divines. Saint François de Sales vint les encourager le 5 octobre 1622, avant de s'en aller lui-même voir Dieu face à face.

> Nous convînmes, dit Mère Louise, de ne nous plaindre jamais à personne du dehors de notre indigence..., de témoigner toujours, à quiconque nous en parlerait, que qui sert Dieu est toujours content. Nous allâmes plus avant : nous arrêtâmes même de ne demander jamais rien, et plus encore, de ne nous rendre jamais importunes, ni par nous-mêmes, ni par des tiers (p. 310).

La Providence intervint alors sensiblement.
Mère Louise prie ainsi :

> Oui, Seigneur, il faut que les filles de cet amant passionné de votre croix (saint Bernard) aient pour elle un amour singulier. Il faut qu'elles soient continuellement dans une parfaite disposition de recevoir les peines et les humiliations qui leur pourront survenir et qu'elles les regardent comme le partage qui leur appartient et qui leur est dû.

Voilà bien la magnanimité infuse, spécifiquement distincte de l'acquise déjà décrite par les plus grands moralistes païens. Mère Louise disait même : « Je voudrais parsemer de croix toutes les maisons des filles de saint Bernard. »

La doctrine austère par laquelle elle forme ses filles nous rappelle saint Jean de la Croix. Cette grande religieuse a son style à elle, expression vivante d'une inspiration supérieure, que sa biographe nous fait constam-

ment retrouver (voir surtout le chapitre VII : La vraie religieuse, et ch. XV). Elle fait penser surtout au grand saint du Carmel lorsqu'elle nous parle de *la nuit qui prépare un jour radieux* :

> Il me semblait que j'étais dans une grande obscurité, et même que, du côté de Dieu, ce n'était qu'obscurément qu'Il se communiquait à moi. Car encore que j'en reçusse fréquemment des lumières assez extraordinaires, ce n'était point par l'imagination qu'elles me venaient, mais elles passaient dans le plus intime de mon esprit, sans que j'eusse pu, ce me semble, les bien exprimer... *Quelque grande que soit, et quelque pénible que puisse être au commencement cette obscurité spirituelle, elle est plus à estimer que toutes les lumières de la terre...* Que cette ignorance est aimable ! Qu'elle est aussi à désirer ! Les plus savants même, les plus grands docteurs, la devraient savoir, et je voudrais leur en beaucoup parler si je l'osais.
>
> On ne fait rien là, à la vérité. Mais ce rien porte à travailler, à endurer, à aimer, et il produit surtout l'humilité, le mépris de soi-même, l'abandon à Dieu, la charité, la candeur, la mortification, la pénitence. Il est, de plus, cause que les grandes œuvres s'entreprennent et s'exécutent, en étant le moyen le plus efficace et le fondement le plus solide.
>
> O savante ignorance, que vous êtes digne de notre estime et de notre envie ! Je pense que c'est en vous-même que se trouve la science des saints.
>
> C'est en vous et par vous qu'ils ont appris à beaucoup faire et à ne rien faire. Parce que *vides d'eux-mêmes, l'Esprit d'en haut et non le leur propre agissait en eux.* On le voit par leur patience, leur prudence et leur paix parmi tous les événements (p. 89-90).

On ne saurait mieux parler de la *docta ignorantia*, qui est contemplation infuse, et l'on ne saurait mieux dire qu'elle est, comme l'épanouissement du don de sagesse, dans la voie normale de la sainteté, bien distincte des faveurs extraordinaires et en quelque sorte extérieures, qui parfois l'accompagnent.

On voit que Mère Louise, comme une véritable épouse de Notre-Seigneur, a vécu sa maxime : *Simplicité :* « *Faire tout par esprit d'oraison.* »

*
* *

La charitable Mère se réjouit beaucoup de ses humbles débuts et de l'extension des autres monastères. Elle soutient même l'honneur et les intérêts des autres maisons religieuses, ne permettant à ses filles aucun mot de blâme ou d'envie à leur endroit. Que l'une de ses bernardines, par inadvertance, s'oubliât sur ce point, Mère Louise la faisait mettre à genoux et réciter l'*Ave, maris stella*. Elle écartait ainsi cet esprit de corps, cet égoïsme collectif ou ce « *nosisme* » qui rappelle parfois de façon pénible le chauvinisme de certains patriotes étroits, qui diminuent leur patrie en voulant la grandir. Elle aimait à dire avec saint Bernard : « *Je ne puis être que d'un seul Ordre par profession et par état; mais je suis de tous les Ordres par inclination et par amour* » (p. 316).

> Pour moi, ajoutait-elle, je confesse ingénuement avoir toujours été affligée de voir des monastères se porter envie... ; d'entendre dire à ceux-ci : le bien des enfants de saint Augustin ne doit pas être pour ceux de saint Benoît; et à ceux-là : le bien de saint Benoît ne doit pas passer aux disciples de saint Bernard. N'est-ce pas le Sang de Jésus-Christ, et non celui de saint Augustin, de saint Benoît ou de saint Bernard, qui a acquis à leurs religieux tout le bien qu'ils possèdent ?... O mon Seigneur ! établissez solidement une bonne intelligence entre vos serviteurs... Les divers Ordres sont composés de corps différents, mais ils ne doivent avoir qu'un seul cœur, une seule âme, ainsi qu'il est écrit des premiers chrétiens (p. 317).

*
* *

Les fondations et les souffrances qui les accompagnent

Unie à Jésus crucifié comme une épouse généreuse et fidèle, Mère Louise va multiplier les fondations en France et en Savoie; dix sept au moins sont certaines. Elle en saura le prix, comme elle saura s'abandonner à la conduite divine :

> Combien de fois, dit-elle, ai-je reçu (de Dieu) de ces soulagements intérieurs, comme s'Il eût pris à tâche de me tenir toujours en paix et en repos par des sentiments particuliers de sa présence, en qualité d'ami fidèle et par ces deux reproches qu'Il me faisait : *En quoi t'ai-je abandonnée? Ne t'ai-je pas secourue?* (p. 325)

Les difficultés furent des plus douloureuses (p. 349 ss.; 410 ss.) : entreprise de la suppression des constitutions de la réformatrice (1), interdit, délaissement, affronts... On souhaita le départ de Mère Louise et on ne le lui cacha point. Que pensait-elle alors? Elle rendait grâces à Dieu de ce que, dans les plus grandes contrariétés, il augmentait toujours son recueillement et sa confiance. Elle était heureuse d'être profondément humiliée, de n'être plus agréable, semblait-il, qu'à Dieu seul. Ainsi l'expérimenta-t-elle à Marseille, où elle put dire, en se sentant devenir plus semblable au Sauveur :

> O mon Seigneur! quand les humiliations qui nous viennent de la part des hommes nous apportent le bonheur

(1) Voir sur ce point dans l'ouvrage cité, p. 414 ss., tout ce qui est relatif aux difficultés soulevées par la Mère de Ponsonas, qui faisait comme une autre réforme à côté. De là vinrent de nombreuses discussions qui ont été bien mises au point, avec une grande patience, dans cet ouvrage de Myriam de G.

d'entendre de semblables paroles de paix, nous dirions volontiers à tous les hommes : Venez tous, ô hommes, nous humilier et nous maltraiter, car un plus grand que vous nous parlera, nous consolera, nous guérira ! Mais, Seigneur, vous ne parlez pas toujours (p. 113).

Elle fut délaissée par plusieurs de ses filles ; sa sœur elle-même, Mère Gasparde de Ballon, ne témoignait plus aucune amitié et estime à la pauvre fondatrice et ne suivait plus ses conseils. La vaillante religieuse s'aperçut qu'elle était à charge à ses filles et qu'on désirait autour d'elle qu'elle s'en allât.

Aussi, dit-elle, ne voyant aucune créature pour moi, je me suis prosternée trois fois à terre et j'ai dit à Dieu, comme saint François : « C'est maintenant que je puis vous dire : *Mon Père, qui êtes dans le ciel.* »

Elle vécut alors profondément ce qu'elle avait écrit :

Plus on goûte l'humiliation, plus on la désire ; et plus on la désire, plus on s'approche de l'union avec Jésus-Christ. Plus les saints avancent en vertu, plus ils désirent la croix. La croix a été le souverain et continuel désir de Jésus, et de ce désir, comme de leur principale et première source, sont sortis tous les désirs des saints.

Dernières années

Nommée première supérieure des Bernardines réformées par saint François de Sales en 1622, Mère Louise porta ce joug divin presque jusqu'à sa mort, puisqu'elle dit n'être restée que quelque temps sans charge et qu'on ne la voit ainsi qu'à Marseille, à Seyssel et à Cavaillon.

Dans l'exercice de la charge de Mère, dit-elle, il y a bien plus à soupirer... qu'à chanter... Toutefois je ne pourrais dire avoir envie d'en être déchargée... Pourvu que notre

journée se passe à servir Dieu..., il importe peu que ce soit dans l'emploi de sacristine, de supérieure, de jardinière, de laveuse de la vaisselle ou du linge... Car *la voie de l'amour*, de la fidélité et de la simplicité, doit conduire toutes les autres voies et *les relever devant Dieu*... (p. 462).

Si la supérieure n'est pas parfaite, si vous ne la pouvez regarder comme Jésus-Christ, regardez-la pour le moins comme la croix du Sauveur... La supérieure doit être toute chose à toutes les sœurs, et néanmoins uniquement à Dieu.

Une autre fois elle écrit :

Il y a un purgatoire dans chaque monastère. La sœur qui n'y sera pas purifiée pendant sa vie se trouvera bien en peine à sa mort, parce qu'elle s'en ira à un purgatoire bien plus rigoureux... Le purgatoire de la religion n'est pas feu et flamme. Il n'est qu'une humble, fidèle, sainte disposition à accepter les humiliations, à profiter des choses crucifiantes..., à s'unir toujours plus à Notre-Seigneur (p. 476).

Ces remarques rejoignent celles de saint Jean de la Croix, qui compare les purifications de cette vie à celles d'outre-tombe, lesquelles sont beaucoup plus dures et sans augmentation de mérites.

On voit que Louise de Ballon ne fut pas seulement supérieure, mais profondément mère.

⁂

Quoiqu'elle soit parvenue à l'âge de soixante-dix-sept ans, elle ne connut pas la sénilité. Les épreuves de santé ne lui manquèrent pas cependant. Depuis plus de vingt ans une toux violente amenait souvent le sang à ses lèvres et la plus légère nourriture la suffoquait. Ces douleurs et d'autres, unies à son très fréquent mal de tête, elle les portait courageusement, sans se dispenser de ses macéra-

tions habituelles. Un esprit céleste l'avait prévenue de sa fin sept ans avant qu'elle n'arrivât. Un peu plus d'un mois avant sa bienheureuse mort, le Maître lui-même l'y prépara. Il lui dit comme à sainte Catherine de Sienne : « Ne regarde plus tes péchés que dans mon Sang et n'emploie le reste de tes jours qu'à faire des actes d'amour de Dieu. » Elle obéit et mourut dans un élan de charité le 14 décembre 1668.

De son humble dépouille des parfums s'exhalèrent, et deux mois à peine après sa mort, Louise de Ballon obtenait beaucoup de grâces... Elle en enveloppe aujourd'hui encore les monastères de ses filles à Rumilly, à Collombey (Suisse), à Belley et à Géronde.

*
* *

L'ouvrage de Myriam de G. est une pièce capitale à verser au dossier de la cause de béatification de la vénérable réformatrice.

Pour écrire ce livre sur le lit de souffrance qu'elle n'a pu quitter depuis de nombreuses années, l'auteur a dû vivre chaque jour plus profondément les maximes de l'austère et très généreuse Mère Louise : « Faire tout en esprit d'oraison, en ne perdant pas de vue la présence de Dieu. »

Par tout ce qu'il contient sur l'oraison, sur les différentes vertus, sur les devoirs des supérieures et des inférieures dans les communautés, cet ouvrage est comme un vade-mecum de la vie religieuse, à la fois très pratique et très élevé. On y trouvera l'exemple de toutes les vertus. Le premier historien de Mère Louise, le P. Grossi, prévoyait qu'on donnerait sa doctrine en nourriture aux âmes : ce livre en donne véritablement l'esprit et la rend accessible à tous.

En notre temps le monde a besoin de servantes de Dieu de la trempe de Mère Louise. Souvent aujourd'hui

on constate une notable diminution de l'esprit de l'Évangile : les moyens humains sont substitués, en beaucoup d'endroits, aux grands moyens surnaturels de la prière et de la pénitence; on organise trop souvent de façon assez mondaine des bals et bazars de charité, au lieu de demander l'aumône pour les pauvres au nom de l'amour de Dieu. Certains pèlerinages deviennent un peu des parties de plaisir.

Les vertus héroïques restent souvent incomprises, ignorées, dans les milieux où elles devraient être pratiquées. L'humilité pour plusieurs n'est guère plus que de la politesse, du savoir-vivre ou de la modestie. La mortification pour certains est simplement de l'hygiène; il faut, dit-on, être raisonnable, et alors tout ce qui dépasse notre raison ou prudence humaine est taxé d'exagération.

Dans la vie des saints on cherche parfois un peu trop l'humain et pas assez l'œuvre divine, qui ferait dire : « *Mirabilis Deus in sanctis suis.* »

On parle souvent de donner aux autres le fruit de notre contemplation et l'on n'a vraiment pas assez la contemplation de Jésus crucifié, parce qu'on ne cherche pas assez à l'imiter, parce que la prière ne s'accompagne pas assez de sacrifice. La prière de Jésus sur la croix était toute-puissante parce qu'elle était unie à son sacrifice sanglant.

Voilà les grandes et profondes vérités que rappelle l'admirable vie de la Mère Louise de Ballon; elle les a héroïquement mises en pratique et elle les fait aimer par le rayonnement de sa bonté.

fr. Rég. Garrigou-Lagrange, O. P.

Marie de Sainte-Thérèse

L'accord du parfait amour

(*Suite et fin*)

La parfaite conformité à la volonté divine. Néanmoins, elle ressent une impatience qui dérive de son amour, savoir : une faim et une soif de mieux atteindre Dieu (1).

La conformité dont je viens de parler me devient petit à petit si habituelle, si effective, qu'elle semble exister naturellement et nécessairement. C'est l'amour, me semble-t-il, qui apporte à l'âme cette connaturalité ou qui la produit dans l'âme comme le fruit propre d'une union amoureuse de l'esprit avec Dieu, par la prière intérieure et par la pratique de la présence intérieure de Dieu. Car c'est l'esprit d'amour qui transforme le vouloir de l'âme en la volonté du Bien-Aimé, quand l'âme se trouve unie à son Ami divin. Elle est alors unie à lui et en lui, et transformée avec toutes ses puissances, sans en excepter une seule. Il est bien entendu que je parle ici d'une parfaite et totale union. Et alors la volonté est première à subir l'union et la transformation.

Pourtant, je crois avoir fait mention quelque part d'une impatience de l'amour. L'esprit d'amour la produit parfois dans l'âme, dans certains états intérieurs. Cette impatience ne s'opposerait-elle pas à l'égalité d'âme, à cette absence de choix, à ce repos, à ce rassasiement dont je viens de parler? Il est vrai. Mais quand cette impatience se présente, je ne vois pas comment j'y pourrais échapper

(1) Ch. XIII.

ni comment la calmer. Car l'amour produit alors dans l'âme une faim de Dieu, une soif de l'approcher davantage, afin de pouvoir l'aimer dans la mesure où elle reçoit connaissance de la convenance sans limite qu'il y a d'aimer Dieu. Mais, sentant qu'elle n'y parviendra jamais, elle en éprouve une impatience amoureuse, un insatiable désir d'être comblée. On pourrait comparer cette âme à un affamé à qui l'on présenterait une quantité de mets, sans qu'il y puisse toucher pour calmer sa faim. Il a été lié à quelque chose. Sans doute il en deviendra singulièrement impatient et son appétit s'en trouvera extrêmement excité. Il ne faudrait même pas s'étonner si le trop grand désir et l'appétit excité par ces mets succulents faisaient défaillir son cœur. Et je ne vois pas comment cet affamé parviendrait à modérer son impatience et le désir qu'il a de ces aliments, aussi longtemps du moins qu'ils resteront offerts à ses regards. Pour calmer ses désirs il faudrait retirer les plats ou les cacher, afin que leur aspect ne vienne encore augmenter son appétit. Peut-être ainsi calmerait-on plus ou moins son impatience.

Votre Révérence entendra facilement ce que je veux dire, à savoir : que pour calmer l'impatience de l'amour dans une âme il n'y a pas de remède, si le Bien-Aimé ne daigne se cacher quelque peu et se voiler afin de ne plus paraître avec autant d'évidence. La connaissance que l'âme reçoit de lui, en s'affaiblissant un peu, laissera l'âme dans l'obscurité de la foi. Et cette faim extrême et cette soif de Dieu s'en trouveront légèrement modérées.

La soif spirituelle ne rompt pas la quiétude. Elle diffère ainsi de la soif matérielle. Cela lui permet de coexister avec la conformité à la volonté divine (1).

Il faut remarquer que cette impatience de l'amour, —

(1) Ch. XIV.

faim ou soif de Dieu —, ne trouble pas la paix et n'émeut pas l'âme. Elle diffère en ceci des autres passions, désirs, souhaits qui dérivent d'affections non modérées ou de recherches de notre propre nature. Cette impatience de l'amour est au contraire très douce, paisible et apaisante, aimable, délectable, tranquille. Elle est accompagnée d'une paix profonde et d'une satisfaction de l'âme. Il me semble juste de la qualifier : une impatience d'amour qui donne la joie, la satisfaction et la paix à l'âme, qu'elle ne trouble ni inquiète d'aucune façon. Un véritable amour de Dieu n'enlève jamais la paix, contrairement à l'amour qui nous porte vers nous-mêmes, vers les créatures ou vers tout ce qui n'est pas Dieu. C'est pourquoi cette impatience peut fort bien concorder et coexister avec l'égalité et l'indifférence d'âme, dont j'ai dit qu'elles découlaient d'une parfaite conformation de notre volonté à celle de Dieu.

Malgré l'union à la volonté divine, l'âme doit user de certains moyens afin de progresser encore (1).

Je ne veux pas dire qu'il ne faut plus user de certains petits remèdes et de quelques exercices spirituels, quel que soit l'état où l'âme se trouve. Quand j'ai dit que tous les états d'âme, je les acceptais purement et simplement de la main aimable de Dieu, en y voyant sa très sainte volonté, cela ne signifie pas qu'il ne serait plus permis de désirer ou de tâcher d'atteindre une plus grande perfection. Il peut arriver parfois, comme je viens de le dire, qu'il soit nécessaire d'employer quelques petits remèdes afin de rassembler son esprit, d'exclure les distractions, de résister aux trop fortes tentations sensibles, de rejeter tout ce qui troublerait l'attention de l'âme tournée vers Dieu ou la retiendrait d'adhérer uniquement

(1) Ch. xv.

et sans intermédiaires au seul Bien-Aimé. Dans tous ces cas, l'âme peut et doit agir. Elle doit expulser, fuir, oublier tout ce qui l'occupe hors de Dieu ; et elle devra alors user de toutes les méthodes et pratiques spirituelles dont elle a expérimenté l'efficacité.

Mais plus ces méthodes et pratiques seront calmes, simples et spiritualisées, mieux il vaudra. Par ailleurs, je ne conçois pas que nous puissions, — pendant ou hors le temps de la prière, — demeurer les bras croisés, comme on dit souvent, sans collaborer, en attendant que Dieu fasse tout lui-même. Faudrait-il donc se contenter de tout ce qui survient, sans tâcher d'arriver à mieux? Ainsi par exemple : si quelqu'un sent que son âme est froide ou tiède, distraite, pleine de sécheresse ; qu'il se sent porté vers des choses qui ne sont pas Dieu ; que les puissances internes sont relâchées et tendent à se disperser ; en un mot, s'il éprouve qu'il est loin de Dieu et insensible au travail de l'amour divin, il faut alors qu'il s'efforce de ramener son esprit, afin de le raviver, de le projeter uniquement sur Dieu présent dans l'âme et de l'y maintenir dans cette douce et amoureuse occupation.

Mais si Dieu ne répond pas aux efforts de l'âme, celle-ci doit se plier à la volonté divine et demeurer en paix (1).

Toutefois, il se peut que la grâce de Dieu ne nous vienne pas en aide et que le Bien-Aimé ne réponde pas aux efforts sincères de l'âme. Il ne lui tend pas la main pour l'élever jusqu'à lui. Il n'entr'ouvre pas le rideau pour se montrer à l'âme. Celle-ci doit alors, avec calme, s'abandonner toute au bon plaisir divin, sans plus faire de nouveaux efforts, sans se faire violence et sans désirer changer de disposition.

Ainsi, dans tous les états où elle peut se trouver, l'âme doit collaborer dans la mesure où cet état le demande.

(1) Ch. xvi.

Elle doit simplement s'efforcer d'éviter ou de rejeter tout ce qui la retient et ce qui s'interpose entre Dieu et elle. Mais lorsqu'elle a fait ce qu'elle pouvait, avec un zèle raisonnable, elle doit demeurer dans le calme et la tranquillité, sans rien préférer, contente et satisfaite d'unir sa volonté à celle du Bien-Aimé. De cette manière et si on les prend dans cet esprit, toutes les dispositions sont indifférentes à l'âme et toutes ont pour elle la même importance.

Pour acquérir une constante égalité d'âme et pour arriver à l'état d'indifférence, ce qui est d'un grand secours, c'est la pauvreté d'esprit par laquelle notre cœur et nos affections sont détournés de la saveur des consolations intérieures et de toutes autres douceurs ou satisfactions spirituelles. Grâce à cet esprit, nous n'avons plus qu'un dessein : de servir le Bien-Aimé tout purement par amour et à nos frais, le suivant par le chemin des croix, des renoncements, des mortifications en toutes matières, même spirituelles.

La conformité à la volonté divine se parfait en elle, ce qui produit un constant repos en Dieu. Elle n'a plus qu'un seul vouloir avec son Bien-Aimé (1).

La grâce de Dieu, ou plutôt la charité divine, achève dans mon âme la perfection de cette union, de cette transformation de ma volonté en celle de mon Ami divin. Plus que jamais, j'éprouve combien ma volonté se trouve transformée et faite une même chose avec la toute bonne, aimable et parfaite volonté de Dieu ; et cela, en tout ce qui pourrait m'échoir pour le temps et pour l'éternité selon les dispositions, les permissions ou le bon plaisir de Dieu.

Cette union de la volonté existe en moi sans exception,

(1) Ch. XVII.

tant pour ce qui me concerne que pour ce qui concerne les autres. Aussi mon âme en est-elle arrivée à posséder une paix si constante et une telle égalité que rien de ce qui peut arriver, avec la permission de Dieu, ne semble pouvoir la troubler, l'attrister ou la mécontenter, — si ce n'est peut-être au premier coup et pour un court instant.

Je crois que si mon âme demeure sans trouble dans cette union divine, c'est parce que je n'ai plus d'autre vouloir, d'autre sentiment, d'autres désirs que ceux de mon Bien-Aimé. Mais c'est aussi parce que, dans la lumière de la vérité, je vois et confesse avec joie que la souveraineté absolue et la suprême domination sur toutes les créatures de la terre et du ciel appartiennent à Dieu de plein droit; et que toute créature est tenue de se soumettre avec tout ce qui la concerne, à cette divine domination, adorant avec respect et embrassant avec amour tous les conseils de la prudence divine.

En toutes choses elle se conforme à la volonté divine, par pur amour. Elle est prête, si tel était le bon plaisir de Dieu, à se laisser priver de tous mérites, à souffrir toutes les peines, etc. (1)

Cette lumière de Vérité me montre que la soumission entière à Dieu et à toutes ses dispositions est non seulement un devoir de justice, mais aussi une conséquence de l'amour très tendre et très respectueux qui est dû à la très aimable et incommensurable majesté de Dieu. Ce très tendre amour brûle doucement dans mon cœur. Il y est agissant et semble être devenu un mouvement naturel. C'est pourquoi le moindre indice de bon plaisir divin ou de quelque dessein providentiel, — qu'il s'agisse de moi ou bien des autres —, incite aussitôt mon âme à se plier à l'ordre divin. L'âme se soumet avec tant d'ad-

(1) Ch. XVIII.

miration, tant d'amour et de respect, avec une telle souplesse et si grandes douceur, humilité, affection, qu'il m'est impossible de le traduire par des paroles. Elle y trouve tant de satisfaction et de saveur qu'il me serait impossible de désirer autre chose.

Parfois je serais tentée de crier, de l'abondance de mon cœur : « Oh ! combien m'est doux et suave le bon plaisir de mon Bien-Aimé ! » Sachez-le bien, mon cher Père, si d'aventure mon Bien-Aimé devait trouver la moindre satisfaction à me précipiter dans les tourments de l'enfer, je m'y lancerais, libre et pleine d'amour, uniquement afin de ne pas le priver de cette satisfaction. Ah ! comme l'amour de mon Bien-Aimé agit en moi purement et sans mélange d'aucune considération personnelle pour le temps ou pour l'éternité ! Jamais encore il n'en fut ainsi.

Il y a peu de temps j'ai perçu en moi, intérieurement, les questions suivantes : « S'il plaisait à mon Bien-Aimé de m'enlever tous mes mérites et toutes les prières ou sacrifices que l'on fera à mon intention, après ma mort; s'il lui plaisait de les attribuer à d'autres âmes, me laissant ainsi expier tous mes péchés au purgatoire, en toute rigueur et jusqu'au jour du Jugement ; s'il lui plaisait de donner la béatitude à d'autres âmes en me privant, moi, de sa présence et de sa béatifiante vision jusqu'au dernier jour... serais-je encore prête à m'y résigner ? Alors, malgré mon désir immense et l'impatience de posséder au ciel Celui que mon âme chérit d'une telle tendresse, j'ai senti en moi une inclination plus forte encore à me laisser dépouiller ainsi de tous mérites, de toutes bonnes œuvres. Oui, je choisirais de souffrir dans le purgatoire, jusqu'au bout ; je choisirais cette privation de la vision bienheureuse, s'il m'était donné par là d'accomplir en toute perfection le bon plaisir de mon Bien-Aimé.

Traduit du flamand
par Louis Van den Bossche.

BILLET D'APOSTOLUS

Aumôniers de Lycée

Dans la cour d'un lycée, on aperçoit souvent la silhouette de l'aumônier, qui se hâte vers une classe ou vers la chapelle. Il est parfois arrêté, ou plutôt accompagné, par une troupe de jeunes élèves (les premiers communiants sans doute?) qui l'entourent de leur mobile couronne et qui lui font un cortège. Mais parfois aussi, on le voit causer seul, plus gravement, avec un maître de la maison. Au début, certains professeurs étaient pleins de soupçon. L'un d'eux avait même protesté auprès du recteur contre cette « invasion cléricale » : à quoi donc avaient servi les efforts des laïques pour « épurer » l'École neutre? Et pourquoi fallait-il encore y tolérer le représentant de l'Église? Est-ce que les enfants « du culte catholique » ne pourraient pas aller à la paroisse? Cette pétition dort encore dans les bureaux du rectorat. C'est que l'aumônier a désarmé toutes les méfiances par sa politesse, par sa loyauté, par l'énergie de son clair regard, par cette douceur qui est sa force. Sa soutane, désormais, n'évoque plus aucun désir d'accaparement, fût-ce le plus secret. Elle est seulement, en ce décor laïque et un peu mort, ce que Barrès avait appelé l'uniforme des hautes préoccupations morales. Dans ce lycée, où rien ne parle à

l'âme, cette forme noire fait souvenir de la destinée humaine. L'administration a reconnu le bienfait de cette présence, et parfois on croise dans un couloir le proviseur et l'aumônier qui causent ensemble du bien commun. Alors, les lettrés peuvent rappeler ces mots de Bossuet dans son *Sermon sur l'Unité de l'Église* : le sacerdoce étroitement uni avec la magistrature; tout en paix par le concours de ces deux puissances.

Le lycée n'est plus ce qu'il était jadis aux yeux de très bons catholiques, le refuge des pécheurs : alors on accordait un aumônier, presque à contre-cœur, et pour éviter un mal pire. Bien des causes ont contribué à ce changement : la présence de nombreux catholiques parmi les professeurs de lycée, la gratuité de l'enseignement qui oblige certaines familles à confier au lycée des enfants très chrétiens, le développement des externats lycéens, le zèle et l'organisation des aumôniers, le nombre croissant des prêtres, des religieux et des évêques qui ont été élevés au lycée. Désormais, on ne peut plus nommer à une aumônerie de ce genre un vieux prêtre malade ou un vicaire débordé d'ouvrage. L'aumônier de lycée élève religieusement les deux tiers des futurs dirigeants et fonctionnaires du pays. Cette proportion doit être pesée avec grand soin.

Au Congrès tenu à Montpellier pour le recrutement du clergé, un rapporteur citait cette remarque d'un aumônier de lycée : « Que le clergé paroissial ne nous mette pas dans une situation délicate vis-à-vis de nos enfants en nous considérant publiquement comme l'honnête pavillon qui couvre une mauvaise besogne.

Si, malgré nous, l'Église apparaît à nos enfants sous un jour peu accueillant, si on les accuse comme d'un crime d'être dans une école qu'ils aiment et où ils font de gros efforts pour vivre en chrétiens rayonnants, ils se cabreront sous l'injustice. » Certes, il est souhaitable qu'on ne crée pas aux aumôniers, par pure inadvertance, des difficultés supplémentaires. Évidemment, les écoles libres doivent passer avant tout dans la pensée des pasteurs, responsables de la foi. Mais, il est bien clair que, pourvu qu'on s'occupe de lui et qu'on lui donne le moyen de garder sa foi, un enfant élevé dans une école publique aura toute chance d'avoir des convictions fortes et éprouvées. Ayant lié amitié avec des incroyants, il sera auprès d'eux l'ambassadeur de la Vérité, et il portera la « bonne odeur du Christ » parmi ceux qui l'ignorent, encore plus qu'ils ne le méconnaissent. Combien de jeunes gens ne connaîtraient la religion que par caricature, s'ils n'avaient eu un ami chrétien? L'aumônier de lycée sera le conseiller, le soutien, l'animateur et le consolateur de tout ce petit cercle de jeunes apôtres. Il l'y faut aider.

Quant aux vocations religieuses qui procèdent des milieux universitaires ou des grandes écoles gouvernementales, on peut leur appliquer ces mots d'un observateur avisé : « Elles valent cher et elles ne coûtent pas cher. » Deux avantages très appréciables en notre temps de travail et de disette.

Essayons maintenant de nous représenter ce prêtre idéal. Les qualités propres à faire un bon aumônier de lycée sont difficiles à réunir. Il faut à l'aumônier de la science sacrée, mais aussi une culture étendue, un

esprit d'assimilation et d'ouverture. Il est souhaitable qu'il ait été professeur, à condition que ce stage dans l'enseignement ecclésiastique ne l'ait pas rendu trop spécialiste ou trop autoritaire ; il n'est plus dans son séminaire, où l'on ne parle qu'à un troupeau docile et qui est avide de recueillir la pure doctrine. Nous disions qu'il faut à l'aumônier de la largeur d'esprit, mais il lui faut aussi une ténacité patiente pour défendre des droits, dont certains sont imprescriptibles. Il lui faut un grand air sacerdotal, de la piété et du zèle, mais aussi des qualités mondaines et surtout ces vertus de prudence et de doigté sans lesquelles, à notre époque si sensible, l'ardeur serait inopérante. Il n'est pas inutile que l'aumônier ait combattu avec courage pendant la dernière guerre et que cela se signale par un insigne timide. Mais l'héroïsme ne peut tenir lieu de tout, et, s'il fallait choisir, mieux vaudrait la faiblesse physique avec le savoir qu'une valeur maladroite. Il est enfin désirable que l'aumônier d'un lycée puisse causer avec les universitaires de toutes les disciplines et de toutes les opinions, qu'il soit bien considéré des administrateurs, qu'il ne fasse jamais de prosélytisme indiscret, qu'il sache apparaître et surtout disparaître à propos, enfin qu'il donne à « ceux du dehors », qui ne cessent de le regarder, une haute idée du sacerdoce catholique.

Au demeurant, la discipline que cette position impose est bien payée par les joies qu'elle procure. Vivre dans une ville moderne comme en un pays de mission, représenter la foi dans la cité de l'intelligence, former des élites conquérantes, habiter un incomparable observatoire, voilà bien de quoi séduire un jeune prêtre au grand cœur.

APOSTOLUS.

Notre enquête

Vie paroissiale et mouvements spécialisés

Comme nous l'avions annoncé dans notre dernier numéro, nous donnons ci-dessous une première réponse à l'enquête.

Elle est de M. l'abbé de Villeneuve, ancien vicaire d'une petite paroisse ouvrière, détaché un an à l'école des Missionnaires du Travail, à Lille, et actuellement chargé des œuvres ouvrières de son diocèse.

Comme nos lecteurs le verront, sa réponse nuancée embrasse bien les divers aspects du problème et propose déjà des éléments de solution appuyés sur l'expérience.

La coordination des deux organismes

Le problème pastoral

Je n'ai pas la prétention d'apporter une solution au problème, mais je voudrais simplement noter quelques réflexions que ce problème suggère à un aumônier spécialisé qui, ayant été vicaire, a rencontré et rencontre encore pas mal de difficultés à ce sujet.

Esprit de concurrence. Je n'aime pas beaucoup ce mot. Ce n'est pas dans ce sens-là qu'il faut chercher une solution. On dirait deux organismes complets qui chercheraient par force, dans la pratique, un *modus vivendi*, en faisant le moins de concessions possibles, tellement chacun est persuadé de la valeur absolue de sa méthode propre. C'est mal

poser le problème. C'est partir d'un à priori, de l'à priori qui est à la base malheureusement de trop de nos œuvres pour lesquelles le problème se pose ainsi : Étant donnée une œuvre, comment y adapter nos jeunes, ou bien :

J'ai une œuvre, une formule.

Or quelque chose grince dans son fonctionnement.

Comment obtenir de mes fidèles un effort pour une marche meilleure?

J'exagère en schématisant? C'est possible. Mais n'est-ce pas une tendance profonde, quoique inconsciente, chez beaucoup? Alors qu'il faudrait tant se mettre en face des besoins réels et dire :

J'ai des âmes à sanctifier (c'est-à-dire à faire vivre chrétiennement dans *toute* leur vie).

Or je me trouve en présence de plusieurs formules possibles.

Comment les adapter à ces âmes sans aucun projet préconçu?

Pratiquement, il y a des besoins divers, de l'ordre paroissial, et de l'ordre des mouvements spécialisés. C'est par une collaboration réelle qu'on s'en sortira, une collaboration non théoriquement conçue en chambre, mais bâtie d'après le réel, les besoins très nets des âmes.

Conception étroite de la paroisse

La grosse difficulté vient de la conception étroite que l'on se fait de la paroisse. N'admet-on pas trop souvent les mouvements spécialisés comme des parents pauvres de l'apostolat, parce que les raisons qui les motivent ne peuvent pas ne pas toucher des cœurs sincères? Mais on ne les accepte que par-dessus le marché, sans rien vouloir retrancher du reste. La force de l'habitude est tellement grande! On est tellement prisonnier du cadre!

Il y a là une question de mentalité. Il y a une confusion sur le rôle du prêtre : on voit surtout le prêtre pontife. On dirait que son rôle liturgique, il doive le transporter partout, au point que cela étonne certains bons catholiques de

ne pas le voir présider quelque part, lorsqu'il s'y trouve. Il semble, en effet, que seul le curé soit chargé de l'apostolat. Comme il ne peut tout faire, il choisit des collaborateurs. Ce seront des vicaires laïcs. Ce fut pour moi une révélation, un jour où un groupe voisin d'A.C.J.F. visitait ma paroisse, d'entendre son départ salué par un jeune homme de chez moi, pratiquant, mais ne faisant pas partie des œuvres, du cri : « Adieu ! les enfants de chœur ! »

Les œuvres ne paraissent-elles pas une *utilisation* pour l'église et par le curé, des jeunes, ou des braves gens? Pourquoi si peu de représentants de la bourgeoisie dans nos œuvres? C'est que souvent ils ont l'impression que s'ils y viennent, ce ne sera pas pour eux, mais qu'on va en *profiter*, les embrigader, les exploiter à fond. Quand on arrive à l'âge des honneurs, on accepte d'être à la tête des œuvres de la paroisse. Cela fait partie du décorum. Mais les jeunes cherchent de la vie. Donnez-leur ce que leur jeunesse réclame de vie profonde, vous les aurez. Embrigadez-les, exploitez-les, ils ne marcheront pas en général.

De cette conception étroite, fermée de la paroisse, veut-on un exemple. Je cite la réponse, presque mot à mot, d'un vénérable curé :

Je ne comprends que les œuvres paroissiales. J'ai par exemple un petit groupe de jeunes filles dévouées, bien modestes. Deux fois par semaine, elles viennent répéter les chants. Quand elles communient à une première messe, elles reviennent à la grand'messe et à vêpres pour chanter. Oh ! on les forme, nous aussi. Elles ont, aux réunions de persévérance, des instructions, des bons conseils. Chaque année on leur prêche une retraite. Elles font de bonnes chrétiennes, de bonnes mères de famille. Les plus dévouées et les moins occupées réunissent les petites filles, font le patronage, sont zélatrices de l'apostolat de la prière, de la propagation de la foi, etc..., car, enfin, monsieur l'abbé, le culte, la beauté du culte, c'est pourtant essentiel dans la religion !...

C'est la jeune fille au service de la paroisse. On dit : Vous voulez vous sanctifier? Venez dans ce cadre, dévouez-vous, devenez personne d'œuvres. — Quoi d'étonnant qu'il y ait peu de rayonnement au dehors, que presque toutes quittent l'œuvre après le mariage? On n'a plus le temps de se dévouer ainsi. Alors on abandonne le cadre et souvent, avec le cadre, les pratiques extérieures de dévotion. C'est fatal.

J'ai l'air d'exagérer. Mais ce raisonnement, entendu quelquefois, n'est-il pas inconsciemment, pour beaucoup, l'inspirateur de leur conception paroissiale?

La paroisse, trop souvent, ce sont les œuvres groupées dans l'église, les œuvres de Monsieur le Curé! Mais comme, au fond, il y a dans l'activité de l'homme tellement de choses qui ne peuvent accepter cette présidence cléricale, ces choses, ces activités se sont laïcisées. Et de comprendre d'une façon trop unilatérale le rôle du prêtre, on a restreint son action et son influence. D'où, souvent, pas de moyen terme entre laïcisme et cléricalisme. Serait-ce une comparaison osée de dire que, de même que sur le plan piété les fidèles restent trop souvent en contact seulement avec le Père qu'on adore, qu'on révère, et connaissent mal l'Esprit-Saint qui doit illuminer et enflammer toutes les âmes, de même sur le plan sacerdotal on voit surtout dans le prêtre le chef qui transmet les ordres et les défenses du Père, et peu celui qui doit amener la grâce, la vie intérieure à chaque âme, en dispensant à chacune d'une façon adaptée ce qu'elle peut comprendre et ce dont elle a besoin.

Ce qu'il faut, c'est presque renverser le problème, c'est *mettre le clergé, la paroisse au service de la vie réelle des hommes.*

La paroisse au service des hommes

La paroisse doit être un foyer de vie, de rayonnement.

Qu'est-ce donc que la paroisse? De quoi se compose-t-elle?

Des prêtres et des fidèles d'un territoire qui doivent se sanctifier et sanctifier les autres, double devoir qu'on ne peut pas dissocier, car l'un ne peut s'accomplir sans l'autre.

Le devoir d'apostolat du curé s'étend à tous ses paroissiens, c'est-à-dire qu'il doit mettre à la portée de toutes les âmes les moyens de sanctification qui leur sont nécessaires.

Ce seront : les sacrements;
le culte;
la prédication générale;
les écoles;
les catéchismes.

Ce seront les œuvres de piété, de formation, précieux adjuvant pour les âmes.

Mais ce seront aussi les mouvements spécialisés, l'action sur le milieu, puisque le milieu est le vrai terrain providentiel où le chrétien doit vivre sa vie de tous les jours, se sanctifier et aider les autres.

Je dis que le curé doit mettre à la portée..., c'est-à-dire qu'il n'est pas forcé de le faire lui-même. L'action dans le milieu de travail, pour les ouvriers surtout, dépassant les bornes du territoire paroissial, coïncidant très peu avec lui parfois, exige un autre plan, un autre axe d'activité. Le devoir paroissial du curé est de procurer ce bienfait à ses paroissiens, soit en créant une section locale, soit en favorisant une section à côté.

La section paroissiale a, en théorie, l'avantage de mieux organiser la vie religieuse en général. Encore faut-il qu'elle soit possible! Le curé visitant les familles, les baptisant, les mariant, les enterrant, leur faisant le catéchisme et les prônes du dimanche, connaît mieux son monde. Encore faut-il qu'il ait l'esprit ouvert, qu'il cherche à donner ce qui convient à chacun pour mener sa vie chrétienne dans le milieu providentiel bien précis où il doit vivre, se sanctifier et sanctifier les autres.

Mais c'est ce but-là, et non je ne sais quelle théorie de prestige paroissial, ou d'organisation bien équilibrée et plus rationnelle, qui doit guider le choix de la solution adoptée. Il est un fait qu'avec l'organisation actuelle du monde, le cadre paroissial ne recouvre pas exactement le cadre professionnel et réel des individus. A la paroisse de fournir à ceux qu'elle atteint un peu de ce qu'il leur faut. Elle est un des foyers d'où émane la chaleur. Mais comme le chauffage central, en fait, n'atteint plus tout le monde, il faut, pour toute une partie de la vie réelle, brancher ailleurs les éléments sur des sources plus adaptées. L'essentiel, pour le curé, c'est que *chacun soit atteint là où il doit réellement porter son effort, dans le détail de la vie réelle*. Le prêtre, la paroisse, les œuvres, au service des âmes.

L'apostolat des laïcs et le milieu de vie

Le fidèle a lui aussi son devoir de sanctification et d'apostolat. Il n'a pas seulement à aider le prêtre, à faire ce que celui-ci ne peut pas faire. C'est un apostolat d'un autre genre, apostolat intimement lié à sa sanctification propre.

Si la forme d'apostolat du curé découle dans son appartenance à une paroisse, de la responsabilité des âmes, qu'il a acceptée, il n'en est pas de même du laïc. Celui-ci a pour devoir premier et immédiat de vivre intégralement son christianisme dans le milieu où la Providence l'a placé. C'est sa vie de tous les jours, sa vie de famille, ses occupations professionnelles, qui doivent être sanctifiées et sanctifiantes. Et son prochain le plus immédiat, celui sur lequel il a d'abord à exercer son activité, sa charité, son apostolat, c'est celui qu'il côtoie tous les jours, celui avec lequel il est en contact dans sa famille, son travail, sa vie quotidienne.

Mais si, pour mettre sa foi, sa vie morale à l'abri, il doit nécessairement assainir le milieu où il vit, si pour sanctifier sa famille il lui faut obtenir des conditions meilleures de vie, si pour vivre simplement lui-même d'une façon chrétienne son devoir d'état il lui faut s'organiser, qui ne voit que, pour une telle tâche, où sa sanctification personnelle dépend absolument de son apostolat et de son organisation, ce n'est pas le cadre territorial qui rend possible seul une action de ce genre, mais un vaste mouvement qui prenne le milieu tout entier, qui se place sur le terrain même où l'action doit se mener, qui s'organise en vue de cette action, qui s'adapte aux difficultés rencontrées. Cet apostolat, ce n'est pas le prêtre qui peut le mener, *c'est celui qui est sur place*. Il s'ajoutera à l'apostolat général du curé de la paroisse. Il le complétera. Il est d'un autre genre.

Ce n'est pas quelque chose de facultatif, une œuvre de pur dévouement. C'est une action nécessaire à l'Église, irremplaçable, et qui appartient à l'essence même de l'Église, car c'est à tout fidèle qu'il est dit de christianiser le monde; c'est à tout fidèle qu'il est confié pour une part l'apostolat de ses frères.

Si cet apostolat est celui de l'Église il doit être mandaté par

elle, exercé sous son contrôle, certes, c'est pourquoi il dépend pour son organisation de la hiérarchie! Mais il est *essentiellement l'œuvre du laïc*. C'est l'action catholique, non pas une œuvre parmi les œuvres pouvant tenter l'activité des catholiques, mais *la vie chrétienne vécue pleinement, et s'organisant pour vivre d'abord et se propager ensuite dans et par le milieu où l'on se trouve*. Que si pour tel ou tel homme, cette organisation n'est pas nécessaire, si tel ou tel est assez formé pour résister au courant général, et peut se sauver seul, il n'en reste pas moins vrai que le milieu forme un tout souvent homogène, le milieu ouvrier en particulier, avec son atmosphère, sa mentalité, sa presse, ses chefs, ses leviers de commande, et qu'un tel milieu ne pourra être rechristianisé et ne pourra donc devenir lui-même christianisant, que si toutes les bonnes volontés, si tous ceux qui comprennent, unissent leurs efforts pour un vaste mouvement d'ensemble qui s'attaque au centre vital du milieu.

L'articulation des deux apostolats

Que devient donc la paroisse dans tout cela? est-ce donc une simple administration? Non. J'ai dit plus haut qu'elle devait être centre et foyer de rayonnement. Les cérémonies, le culte, les sacrements dont ces hommes d'action catholique ont besoin, ils les trouveront là. Le catéchisme, l'enseignement général leur seront dispensés là. Les mouvements spécialisés d'Action catholique seront souvent mis à leur portée par la paroisse. Libre à eux, selon le temps qu'ils auront, leurs moyens, ou des besoins spéciaux de piété personnelle, d'épauler les œuvres paroissiales de bienfaisance, de piété que le curé met à la disposition de ses paroissiens qui le désirent, d'aider au culte divin.

Encore faut-il qu'il n'y ait pas conflit, qu'on ne mette pas, par incompréhension ou exploitation du dévouement, les militants devant des cas de conscience difficiles à résoudre. L'apostolat premier et immédiat du fidèle est de faire de *sa vie* un rayonnement chrétien. Il ne faut pas que pour une question d'horaire ou de chant plus ou moins solennel, ou de prestige paroissial, il ne puisse accomplir qu'au prix de

sacrifices héroïques ce qui pour lui est son devoir d'état. Il y a une hiérarchie des valeurs à sauvegarder. Et je sais tels militants qui ne peuvent militer à la J.O.C. ou même donner un coup de main à l'action syndicale parce qu'ils ont trop de répétitions de chants à la paroisse ou qu'ils sont réquisitionnés comme machinistes pour une grande séance, fût-ce même pour une « Passion » à grand rendement. Pendant ce temps-là, ce sont les socialistes qui tiennent les leviers de commande dans leur milieu de travail. Et l'on s'étonne du peu d'action de ces militants.

Tout cela peut s'arranger, et tout pourrait se passer d'une façon ordonnée si, à la base, on mettait cette compréhension du véritable moyen de sanctification à mettre à la portée du chrétien pour vivre sa vie chrétienne totale.

La paroisse n'y perdrait rien en vie chrétienne. « S'il s'agissait, comme me disait un curé, de ces mouvements de masse, simple embrigadement où hommes ou jeunes filles sont inscrits sur des listes, participent à quelques manifestations d'ensemble pendant l'année, et se croient souvent, par le fait même, dispensés d'une action réelle, sous le prétexte qu'ils font déjà partie d'un mouvement, je comprendrais que le curé proteste et dise : cela nuit à la vie paroissiale, — mais quand il s'agit d'un mouvement réel d'Action catholique qui a pour objectif d'établir, dans le milieu même où l'on vit, de ces petites communautés chrétiennes, centres de rayonnement, qui par leur action patiente et organisée, arrivent à changer le cœur des individus et l'atmosphère du milieu, — dans ce cas, la paroisse est enrichie, et c'est au sens large mais vrai, du véritable travail paroissial. »

— Alors ?

Cela pose un problème de regroupement de certaines œuvres secondaires, une hiérarchisation des autres.

— Révolution ? — Non.

— Esprit compréhensif ? — Oui.

La coordination active

La paroisse et les mouvements spécialisés doivent s'épauler. La paroisse pourra donc apporter un concours actif au mou-

vement spécialisé, par son cadre liturgique, par sa vie sacramentelle (encore faut-il que les églises ne ferment pas aux heures où le travailleur ne travaille pas). Elle pourra aider, compléter certaines formations, donner à certaines âmes plus attirées par des formes spéciales de piété l'aliment qui leur convient. Elle facilitera des rencontres de chefs des divers mouvements. Elle organisera des œuvres de bienfaisance où tous les dévouements pourront se rencontrer. Mais il faut que les paroissiens s'y sentent à l'aise, s'y sentent compris. Et il est remarquable que des jeunes de mouvements spécialisés défendront farouchement leur indépendance en face d'esprits étroits qui leur contesteront la liberté de leur action, — qui, au contraire, s'ingénieront à apporter tout leur concours à des activités diverses, lorsqu'ils se sentiront en face de quelqu'un qui les comprend, les aime et leur laisse la liberté nécessaire. — « Ah ! ces jocistes, disait récemment un évêque, ils sont très difficiles dans le choix de leurs aumôniers. Il faut des gens qui leur conviennent. Sinon ils ne marchent pas ! » — A cela on pourrait répondre : « Il faut des gens qui les comprennent. » Et il n'est pas un mouvement où, dans la mesure où on fait confiance aux dirigeants, les dirigeants ne fassent confiance à leurs prêtres.

A son tour, le mouvement spécialisé enrichira la paroisse, en défrichant et organisant des coins impossibles à atteindre sans cela, en forgeant parmi les paroissiens des apôtres, des chrétiens, des chefs. De la diversité naissent des points de vue nouveaux, l'horizon s'élargit, les problèmes se développent. Le foyer de vie paroissiale s'intensifie par ces possibilités de rayonnement. La paroisse, « cellule du corps mystique », comme dit M. le chanoine Tiberghien, « s'enrichit de toute acquisition faite par l'Église entière », à plus forte raison de tout enrichissement chrétien de ses membres. En concentrant les efforts au point vital de la vie chrétienne, en ne les dispersant pas dans de multiples activités, bonnes mais secondaires, qui ne voit que la paroisse atteint bien mieux ainsi son rôle qui est de permettre à tous ses membres de se sanctifier.

Moyens de coordination : l'entente interparoissiale

Comment arriver à ce résultat?

Il faudrait que les curés responsables des paroisses, et les aumôniers et dirigeants responsables des mouvements spécialisés, recherchent ensemble l'action exacte à entreprendre et l'organisation nécessaire. Souvent, dans une ville, il faudra créer un premier foyer d'action qui commencera la tâche, quitte plus tard à essaimer en plusieurs groupes paroissiaux. Une fois l'aumônier et les premiers dirigeants trouvés, il faudra loyalement les laisser faire leur expérience, ne pas leur mettre de bâton dans les roues, savoir les décharger d'occupations secondaires, ne pas non plus exiger d'eux tout de suite des miracles, ne pas vouloir immédiatement les englober dans une action d'ensemble, où ces débutants mal affermis risqueraient de perdre de vue leur véritable action. Que l'on fasse confiance, le temps (mois ou années) nécessaire.

Le point de départ sera donc souvent une *entente interparoissiale*. Me serait-il permis de citer une entente de ce genre. Une ville de 30.000 âmes, quatre paroisses, quatre curés et sept vicaires. Après un certain nombre de tâtonnements et de heurts, on est arrivé à cette conclusion pratique : il n'est pas possible que chaque paroisse possède tous les mouvements spécialisés. Les vicaires n'y suffiraient pas, et les éléments laïcs ne sont pas suffisants pour une telle floraison de groupes. Il y a donc pour la ville deux sections jocistes masculines et une féminine, une section de J.C., des sections de J.E.C. au collège, à l'E.P.S., à l'école primaire supérieure de jeunes filles, une section de J.A.C. pour la campagne proche, — sans compter d'autres groupements non spécialisés, mais interparoissiaux, comme Noëlistes, troupes scoutes, etc... Ces sections ne sont pas sous la mouvance de telle ou telle paroisse, parce que c'est tel vicaire qui s'en occupe. Non! c'est la réunion trimestrielle des curés et vicaires qui, d'accord avec les aumôniers fédéraux, charge tel ou tel vicaire de tel groupement à charge de rendre compte en réunion, à chaque curé, des membres de telle paroisse qui

font partie du mouvement. Lorsqu'un vicaire est déplacé, ce n'est pas son successeur qui le remplace, mais celui qui, de l'avis général, peut le mieux continuer son action. On ne créera pas de sections paroissiales de ces nouvements sans l'avis général de tous. Il n'y aura pas de paroisses spécialement désignées pour les cérémonies de groupe. Chaque membre est invité à assister aux offices, à communier à sa paroisse (à moins de raisons spéciales, comme journées d'études départementales où on se réunit avec des membres venus d'ailleurs). Lorsqu'il y a, dans des paroisses, des messes de communion générale pour jeunes gens ou jeunes filles, les dirigeants d'un mouvement appartenant à la paroisse sont invités à y participer.

C'est déjà un commencement. Il faudrait faire un pas de plus et dégager, *en fait*, d'une façon plus efficace les dirigeants spécialisés des autres œuvres paroissiales, puis créer cette chaude atmosphère de sympathie où tous pourraient s'épanouir.

Théorie, laïus que tout cela? Je ne crois pas, et si j'ai surtout insisté sur la mentalité à acquérir, sur l'esprit de cette collaboration, c'est que je suis persuadé que la solution pratique interviendra facilement, si l'on sait hiérarchiser les buts à atteindre, si l'on comprend bien l'apostolat premier et immédiat qui est pour le fidèle de faire de *sa vie* un rayonnement organisé dans et par le milieu où il vit, si l'on sait mettre nos organisations au service des âmes, non les y embrigader.

HENRI DE VILLENEUVE,
Missionnaire du Travail,
Albi (Tarn).

Santé des Scouts de France

Notre intention première était de borner le sujet de cette note à la réunion des Aumôniers scouts qui précéda immédiatement les dernières Journées Fédérales (Paris, 28 décembre 1935). Mais, après avoir suivi les sessions de ces trois journées si pleines (28-31 décembre), pouvions-nous vraiment nous limiter de cette sorte ?

Nous nous trouvions, à l'évidence, en face d'un « style » particulier, d'une forme originale de vie, où il était impossible de séparer le théorique du concret, le spirituel du temporel. N'envisager que des rapports d'Aumôniers, ou, plus généralement, ne retenir de ces Journées que des discours, c'eût été donner une idée incomplète, un peu irréelle, de ce beau mouvement de rénovation spirituelle en France. C'eût été aussi donner une fois de plus dans une erreur trop répandue : n'attacher d'importance qu'au spirituel, à l'âme séparée du corps. Faute deux fois regrettable lorsqu'il s'agit d'éducation. Tout en nous intéressant de préférence à la vie des âmes, nous allons donc entretenir nos lecteurs des Journées Fédérales dans leur ensemble. Quelque modeste que soit notre description, nous sommes assurés d'être ainsi plus fidèles à l'objet du Congrès comme à celui de cette Revue.

Scoutisme et Sacerdoce

Tel fut le sujet des deux rapports lus le 28 décembre, au 104, rue de Vaugirard, à Paris, devant environ 200 Aumôniers. Il ne s'agissait pas de placer sur le même plan le scoutisme — œuvre des hommes, et le sacerdoce — œuvre divine ayant les promesses de la vie éternelle. La question était de prendre conscience de cette vérité : le scoutisme est au service du sacerdoce. N'est-il pas précieux, en effet, pour

le discernement et l'éclosion des vocations sacerdotales, et pour assurer une plus grande efficience sacerdotale chez les prêtres? (rapport de M. Lallier). Entre autres ressources, il offre au prêtre, dans son ministère de directeur des âmes, un champ d'action particulièrement favorable (R. P. Giraudet) (1).

Un fait d'expérience, orgueil de la Fédération des S.D.F., c'est le nombre des vocations sacerdotales et religieuses qu'elle compte parmi ses membres. Appelées par Dieu « à plus haut service », il semble que les âmes élues s'épanouissent à l'aise au sein du scoutisme catholique et y trouvent le secret d'une réponse plus généreuse à la grâce. Pourquoi cela? Parce que — explique M. Lallier — dès le noviciat scout, le garçon est placé en face du sérieux de la vie et considère sa promesse comme un appel de Dieu à une vie meilleure; en patrouille, il cherche le bien des autres dont il se sent solidaire et travaille à le développer; sa loi le porte à un réalisme chrétien où tout se réfère à Dieu; et enfin sa méthode, ensemble de moyens adaptés à souhait à son bien humain, l'achemine à l'idée d'un choix de moyens établis par Dieu — prière et sacrements — indispensables à l'œuvre de son perfectionnement surnaturel et chrétien. Ainsi disposé, le scout n'éprouvera aucune brisure entre sa vie scoute et la vie sacerdotale; celle-ci lui apparaîtra, sur un plan supérieur, l'épanouissement harmonieux et plénier de celle-là.

Une fois séminariste, le scoutisme ne sera-t-il plus, pour le scout, qu'un souvenir du passé? Il est évident qu'il se doit avant tout à sa formation sacerdotale. « Formez d'abord en vous le prêtre » : telle sera la consigne loyale qu'il observera, et il ne conservera des activités scoutes que ce que ses supérieurs hiérarchiques jugeront opportun de maintenir. Ce qu'il pourra garder — ce qu'il gardera probablement d'instinct — au séminaire et même dans sa vie sacerdotale, ce sont certaines valeurs morales du scoutisme habituellement ramenées sous le nom de « style scout » : loyauté, sens du service, recherche de la compétence, goût du travail bien fait... Ce sera aussi une aptitude particulière à pen-

(1) On pourra rattacher ce sujet à ceux qui furent envisagés lors de la précédente réunion des Aumôniers. Voir le n° d'avril 1935, pp. 90-93.

ser son scoutisme, entretenue par un contact fidèlement gardé avec cet idéal, transposé dans sa vie actuelle, et vécu au camp. Pour lui, comme pour le prêtre tard venu dans le Mouvement à titre d'Aumônier, le scoutisme sera un moyen providentiel de mise en valeur des richesses déposées dans l'âme aux heures solennelles du Baptême, de la Confirmation et du Sacerdoce.

Nous ne nous attarderons pas sur le rapport du R. P. Giraudet touchant la direction des âmes. Le rapporteur divisa sa communication en trois parties dont les deux premières seulement furent développées. Les voici résumées en trois propositions : 1° L'Aumônier doit avoir une action spirituelle sur toute la troupe ; il n'est pas qu'un chapelain, il est le guide spirituel de l'unité à lui confiée. 2° L'Aumônier s'efforcera d'avoir une action spirituelle sur chaque garçon, sans toutefois provoquer, encore moins forcer, l'ouverture de conscience, utilisant à cet effet les éléments de connaissance du garçon que trahit sa conduite. 3° Si le garçon s'ouvre spontanément à son Aumônier, celui-ci se servira de la loi scoute pour l'amener à une vie chrétienne plus profonde.

Nous n'insistons pas davantage sur cet exposé. Non pas, on voudra bien le croire, qu'il soit de moindre intérêt. La raison en est qu'il comportait des idées communes avec les discussions soulevées par chacune des deux communications et dont voici, en un bref aperçu, les principales conclusions.

Pour obtenir du Mouvement S. D. F. qu'il soit une pépinière de vocations, pour qu'il assure au sacerdoce une heureuse efficience — pour qu'il produise la santé sous ses multiples formes, dira-t-on plus tard aux Journées Fédérales — il faut commencer par pratiquer loyalement et pleinement la méthode scoute. Sans agir à la façon d'un sacrement, elle comporte des ressources qui lui sont propres et dont bénéficieront ceux-là seuls qui l'utiliseront dans toute sa pureté. Pour cela, la connaître. Si ce n'est fait par la pratique du scoutisme au temps de la jeunesse, pourquoi, au cours de théologie pastorale, un exposé fidèle des exigences de la méthode ne viendrait-il pas opérer une œuvre sinon de formation, du moins de dégrossissement, préparant les futurs prêtres à cet aspect possible de leur ministère, à cette forme moderne de l'Action catholique? Mais, mieux encore que les conférences et les livres, il y a le camp. Indispensa-

ble pour former de vrais scouts, pour vivre la vraie vie scoute, il l'est encore pour former les Aumôniers et leur révéler cet aspect particulièrement fécond de leur ministère. Certains curés l'ont compris qui, dans le but de permettre à leur vicaire d'accompagner sa troupe au camp, assurent son remplacement à la paroisse. La Fédération des S. D. F. elle-même y insiste; elle organise chaque année pour les prêtres, en même temps qu'une retraite à Paris, un camp à Chamarande spécialement destiné à préparer à leur tâche délicate les Aumôniers scouts. Ainsi pourront-ils participer, avec compétence et de plus près possible, à la vie de leur unité — meute, troupe ou clan — et l'amener à un christianisme vécu et fortement pensé.

Toutefois, si le scoutisme a ses exigences, la vie paroissiale à laquelle la majorité des prêtres sont astreints a aussi les siennes. A cet égard, de nombreux problèmes sont soulevés que complique parfois la direction simultanée d'autres œuvres, d'allure tout à fait différente. Sans entrer dans le détail, nous nous bornons à signaler quelques solutions envisagées. Ne pas surcharger le travail de l'Aumônier à la troupe; plutôt que de donner l'instruction religieuse, ne ferait-il pas mieux d'envoyer ses scouts ou routiers à quelque cercle religieux ou catéchisme de persévérance paroissial, se contentant d'assurer et de vivifier la pratique de la vie chrétienne?... Élargir aussi sa conception de l'apostolat, voire de la paroisse. « Les âmes ne sont pas à nous; nous sommes leurs serviteurs. » En certains cas, plutôt que de s'obstiner à entretenir toutes sortes de groupes vivotant à l'ombre d'un même clocher, pourquoi ne pas réaliser une entente entre paroisses et envoyer les jeunes gens qui désirent appartenir à la J.O.C. ou au scoutisme là où, grâce à la présence de chefs, de militants, grâce à un milieu plus fervent, les chances de succès et d'efficacité sont plus nombreuses? Formule salutaire en de certaines circonstances, pleinement conforme aux disciplines de l'Action catholique.

Voici enfin un problème assez grave, également soulevé par les Aumôniers et par les Chefs aux Journées Fédérales : il est excellent de parler aux scouts de santé, de vertus positives, d'optimisme, et de leur montrer dans le Christ un « grand frère » et un ami. Mais Jésus n'est-il pas aussi le grand crucifié? Et parmi les aspects de la vie chrétienne,

n'y a-t-il pas aussi le péché, la mortification, la souffrance? Nos scouts sont-ils bien prêts à recevoir ces doctrines et à embrasser ainsi et le Christ total et l'ensemble comme l'essentiel de leur foi? Problème crucial. Nous ne pouvons que l'ébaucher. Nous retenons seulement cette réponse que le scoutisme, par certains côtés de sa méthode qui donne le sens et le goût de l'effort, est aussi une ascèse parfois fort rude. En tous cas, la pratique de la vie liturgique de l'Église, que les scouts sont particulièrement aptes à comprendre, leur est d'un grand secours. Celle-ci ne les amène-t-elle pas à contempler le Christ sous tous ses aspects et à éprouver les sentiments, combien riches et variés, qui conviennent à l'âme chrétienne? C'est par l'union à la vie de l'Église — notamment à sa vie liturgique — que se résoudront les antithèses inévitables et que l'âme scoute maintiendra son unité.

Scoutisme et santé

C'était — on le sait — le sujet central des Journées Fédérales. Ce faisant, les scouts n'ont-ils pas porté opportunément notre attention sur un aspect assez souvent négligé de l'éducation, même religieuse? La santé, c'est-à-dire la discipline et l'épanouissement de tout l'être. La santé, si nécessaire pour mener la vie de plein air qui est celle des scouts, mais aussi pour lutter contre tout danger physique ou moral, « la faculté d'enlever le morceau », voire même pour penser. La santé — disait Cruiziat — qui, consistant à rendre à notre corps sa splendeur ancienne autant qu'il dépend de nous et à se soumettre loyalement à l'ordre établi par Dieu, est une forme d'hommage au Père.

Cette santé a des conditions physiques. Le Chef Gasnier, avec une incontestable compétence, s'attacha à les préciser et mettre au point. Il ne s'agit pas seulement — exposa-t-il en substance — de faire de l'instruction physique, mais d'établir un équilibre où sera respecté l'ordre des valeurs différentes s'intégrant dans le scoutisme. Intéresser les garçons à leur santé corporelle, oui, mais à la manière scoute. « Faire du scoutisme hébertisé et de l'hébertisme scoutisé. » Tendre toujours à la culture de l'homme; se garder du sport spécialisé, développant tels muscles, telles facultés, choisi

d'après nos facilités personnelles ; chercher à atteindre notre norme, surtout en nous éprouvant sur nos points faibles. Pareille discipline ne peut être que formatrice à bien des points de vue.

Parallèlement à cette santé du corps, il y aussi une santé du caractère — en dépendance étroite avec la première, mais régie selon des lois et des conditions qui lui sont propres (Commissaire Goutet). Vient enfin la question des rapports entre santé et sainteté, envisagée par M. l'abbé Joly, dont la communication fut justement applaudie et appréciée. Les conditions de cette santé spirituelle, nous ne pouvons malheureusement ici que les énumérer (1). D'abord un climat de santé, climat de la nature — climat de la rencontre avec Dieu ; climat de joie — introduction à la vie divine. Ensuite, la maîtrise de soi : « Le scoutisme est mieux qu'un idéal... une méthode pour réaliser un idéal. » Et enfin le service des autres : si le jeu prend le garçon, n'est-ce pas afin de le rendre disponible pour lui-même et le service des autres? Nous croyons opportun de relever ici la différence qu'établit M. Joly entre le scoutisme et certaines conceptions de l'école nouvelle à réprouver. Elle édifierait son système d'éducation sur une base des plus fragiles : la négation du péché originel et la conviction que l'épanouissement normal du garçon se fera de lui-même, si on l'abandonne à son propre instinct. A l'encontre de cette erreur, le scoutisme catholique prêche que, pour se réaliser, le garçon doit se dépasser, « placer son point d'appui en Dieu », substituer à celle de l'homme la volonté divine. La santé, sur le terrain religieux, n'est-ce pas l'état de grâce? Elle s'épanouira à souhait si l'on n'établit pas de fossé entre religion et vie, et si tous comprennent qu'ils sont responsables de l'établissement du Royaume de Dieu ici-bas.

Nous ne faisons, évidemment, qu'offrir un rapide, trop rapide aperçu de ce qui se dit durant ces Journées Fédérales. Nous ne pouvons pareillement que suggérer brièvement

(1) Ces rapports que nous résumons en utilisant nos notes prises durant les Journées, on pourra les lire en entier dans le numéro spécial de la Revue *Le Chef*, 66^ter^, rue Saint-Didier, Paris-XVI^e^.

l'atmosphère au milieu de laquelle elles se déroulèrent : atmosphère de santé débordante. Qui n'a pas entendu chanter les scouts ; qui ne les a pas vus discuter chaudement, en toute franchise et indépendance, lors des réunions spéciales à chacune des branches du Mouvement ; qui ne les a pas suivis au gymnase ou au stade, joignant les démonstrations aux théories ; celui enfin qui n'a pas assisté à la soirée de Bon Accueil qui fut, à proprement parler, éblouissante, ne peut se faire une idée de la santé combien florissante de ce sympathique adolescent de quinze ans qu'est le Mouvement Scout de France.

Il fallait aussi les voir prier ; le soir du 28 décembre, à Montmartre, dans leur splendide veillée de prières inaugurale ; chaque matin aux messes dialoguées et chantées ; au salut de clôture à Notre-Dame, toute rajeunie et comme fleurie par la présence de ces « chevaliers des temps modernes ». Partout et toujours ils se groupèrent, avec quelle volonté d'union, avec quel loyalisme ! autour de leurs chefs scouts mais aussi religieux. Voici S. Exc. Mgr Beaussart à la journée des Aumôniers, S. Ém. le Cardinal Maglione à la veillée de Montmartre ; voici, aux messes de chaque jour, Mgr Beaussart dans la chaire de Notre-Dame, Mgr Richaud dans celle de Saint-Étienne du Mont, M. le Chanoine Couturier dans celle de Saint-Sulpice ; voici enfin l'accueil si profondément paternel de S. Ém. le Cardinal Verdier, bénissant les Scouts de France au nom du Pape. Les patronages les plus éclatants et les plus précieux n'ont pas manqué à nos scouts catholiques, ni les hauts encouragements que nous résumons dans cette parole de Mgr Courbe, secrétaire général de l'Action catholique : « L'Action catholique se fait un honneur de faire confiance aux Scouts de France. »

Hyac. Maréchal, O. P.

LECTURES

L'Année mariale [1]

Saint Bernard

Dans notre tradition mariale, saint Bernard occupe un rang si élevé qu'on est surpris d'apprendre qu'il a très peu écrit sur la Mère de Dieu : une cinquantaine de pages dans une œuvre très vaste. Mais de quel prix sont ces pages! « Elles ont exercé, écrit le P. Aubron, une influence capitale sur la théologie et la piété mariales, car elles contiennent. puisés aux sources les plus pures de la tradition patristique, tous les éléments d'une mariologie très achevée (2). » Le P. Aubron a voulu mettre ces sources à notre portée, dans une traduction nouvelle qui paraîtra sous peu aux *Cahiers de la Vierge*. Deux études récemment parues — l'une de Dom Dominique Nogues, *Mariologie de saint Bernard* (3), l'autre du P. Raugel : *La doctrine Mariale de saint Bernard* (4) — accroissent notre désir de les posséder.

Dom Nogues, par d'abondantes citations, nous initie aux divers aspects de la mariologie bernardine : *La Vierge Marie, la Mère de Dieu, la Mère des hommes...*

Deux points sont à relever. Pour l'abbé de Thymadeuc, saint Bernard « n'a jamais combattu la vraie doctrine de

(1) Rapport lu à la séance d'études mariales du 28 novembre 1935, en la salle des actes de l'Institut catholique de Paris. D'autres ouvrages ont paru depuis, en particulier le *Compte rendu du Congrès de Liesse*, dont nous parlerons dans une autre chronique.

(2) P. Aubron, S. J., *La Mariologie de saint Bernard*, dans *Recherches de Science religieuse*, t. XXIV, p. 554.

(3) Paris, Desclée de Brouwer, 1935.

(4) Paris, Spes, 1935.

l'Immaculée-Conception ». — « Il proclame, nous dit-on, la sanctification de Marie dès qu'elle a commencé à être, à naître, c'est-à-dire dès qu'elle a existé comme personne humaine dans le sein maternel (1). »

C'est évidemment aller contre les textes. Saint Bernard a bien vu la question : « L'acte par lequel Marie a été conçue fut-il un acte saint, de sorte que, *pour elle, être et être sainte fut simultané*? (2) » — Non, répond-il nettement. Et tout son contexte doctrinal vient appuyer cette réponse : le P. Aubron l'a rigoureusement démontré (3), et le P. Raugel aboutit à la même conclusion (4).

Sur un autre point saint Bernard va pourtant innover — ou du moins donner une impulsion décisive : mais ici le champ était libre et la tradition même le conseillait. Saint Bernard a bien vu que le Verbe incarné dans le sein de la Vierge l'a comblée de sa présence et de sa grâce. Marie est divinement imprégnée de la pure essence de son Fils. Il la voit vraiment

revêtue du soleil, elle qui a pénétré dans les abîmes de la divine sagesse à des profondeurs incroyables. Autant que le permet la condition d'une créature qui n'est pas personnellement unie à Dieu, elle a été plongée dans l'inaccessible lumière... Le manteau de cette femme, dit-il encore, est aussi brûlant qu'éblouissant; en elle tout s'est trouvé irradié de façon si excellente qu'on n'y trouve ni ténèbres, ni obscurité, ni pénombre, rien enfin qui ne soit embrasé (5).

Celui qui aurait tenu une pomme dans la main un demi-jour, ajoute-t-il ailleurs, ne garderait-il pas l'odeur de ce fruit? Quelle bonté doit donc remplir un sein où elle a reposé neuf mois! Cette bonté a rempli le cœur de Marie avant ses entrailles, et quand elle est sortie de son sein, elle n'a pas quitté son cœur (6).

(1) *Ibid.*, pp. 35-36.

(2) *Epist.* CLXXIV; *P. L.*, CLXXXII, 333, apud Aubron, *loc. cit.*, p. 564. Cf. Dom Nogues, *ibid.*, pp. 28-46.

(3) P. Aubron, *loc. cit.*, pp. 562-564. « C'est donc bien l'Immaculée Conception elle-même, conclut l'auteur, et non une fausse interprétation du dogme, que Bernard a été amené à combattre par voie de conséquence, en partant d'une notion du péché originel encore insuffisamment élaborée. »

(4) Cf. Raugel, *Op. laud.*, pp. 29-60.

(5) Apud Dom Nogues, p. 38.

(6) I^re^ dimanche de l'Épiphanie, 2^e^ sermon, et II^e^ dimanche de l'Épiphanie, 2^e^ sermon. *Apud* Dom Nogues, p. 134.

Et le saint, qui nulle part appelle Marie Mère des hommes, aime à la nommer *Mère de miséricorde*. Car en elle se trouvent tous les trésors de la grâce et de la bonté.

Grâce plénière, grâce singulière! dit-il. Est-ce singulière ou générale qu'il faut dire? L'un et l'autre... Singulière parce que, seule entre toutes, elle a reçu la plénitude de la grâce; générale, puisque c'est de sa plénitude que nous recevons tous la grâce (1).

Ici, note fort justement le P. Aubron, saint Bernard « est le véritable promoteur du grand courant doctrinal qui aboutira, sans trop tarder, nous l'espérons, à la définition par l'Église de l'universelle médiation de Marie (2) ». Il a de cette médiation des formules pleines et lumineuses que l'Église fera siennes dans les documents de ses Papes : *Nihil nos Deus habere voluit, quod per Mariae manus non transiret* (3). Dieu n'a rien voulu pour nos âmes qui ne soit par les mains de Marie! Saint Bernard nous conseille donc de chercher la grâce, « mais par Marie ». Et il nous faut aussi en retour tout offrir par elle : ainsi se précise le sens de sa médiation.

Quelle que soit l'offrande que vous préparez à Dieu, souvenez-vous de la recommander à Marie, afin que la grâce remonte à son principe par le *lit même* qui nous l'a amenée. Car nos mains sont peut-être ou pleines de sang ou souillées de présents corrupteurs. La modeste offrande que vous désirez lui présenter, présentez-la par les mains de Marie, si vous entendez ne pas essuyer un refus. Ces mains sont des lys étincelants de blancheur, et le Dieu ami des lys ne se plaindra pas qu'une offrande déposée par les mains de Marie ne se trouve pas parmi les lys (4).

Et d'où vient le secret de cette puissance qui fait Marie médiatrice de toutes les grâces et de toutes nos âmes? La dernière raison de tout est dans l'amour du Père. « Marie, dit magnifiquement saint Bernard, est le trésor de Dieu; où elle est, là est le cœur de Dieu. » Où est le cœur de Dieu, ne trouverons-nous point toutes les grâces de son amour et

(1) *S. III in Annunt.*, n° 8; *P. L.*, CLXXXIII, 396.
(2) Aubron, *loc. cit.*, p. 569.
(3) *S. III in vig. Nat. Dom.*, n° 10; *P. L.*, CLXXXIII, 100; apud Aubron, *loc. cit.*, pp. 569-570.
(4) *Nat. B. V.*, 18; Nogues, p. 156.

le moyen même de l'aimer? Ainsi, continue le docteur marial :

Tout ce que nous avons d'espoir de grâce, de salut, nous le rapportons à elle, qui s'est élevée de la terre au ciel. Otez ce corps lumineux qui illumine le monde, où est le jour? Otez Marie, cette étoile de la mer, que restera-t-il? que nuit, ombre de la mort, et ténèbres épaisses (1).

Saint Albert le Grand

Un autre témoin de la médiation de Marie, saint Albert le Grand, a fait aussi l'objet de plusieurs récentes études. Le P. Genevois, O. P., nous a donné la *Bible mariale et mariologie de saint Albert le Grand* (2); le P. Mellet, O.P., *La sainteté de la Mère de Dieu, essai sur la mariologie de saint Albert le Grand* (3); le P. Desmarais, O.P., *Saint Albert le Grand, docteur de la médiation mariale* (4).

L'œuvre mariale d'Albert est un champ à peine exploré. Et quelle surprise quand nous entrons dans l'œuvre mariale du Maître. On connaît le goût des théologiens médiévaux pour les sens spirituels de l'Écriture. Albert le Grand en use avec un luxe inouï. Un exemple. Il applique à la Vierge toute la description du chandelier d'or : *Fecit et candelabrum ductile de auro mundissimo. De cujus vecte calami, scyphi, sphaerulaeque ac lilia procedebant...* (Exode, XXXVII, 17-24). Quelle aubaine, quel trésor d'images! Chaque détail du chandelier exprime un ornement de Marie : son pied, sa tige, ses calices, ses boutons et ses fleurs. Les calices, par exemple, *sedes lucernarum*, « sont les sublimes intuitions où brûle la lumière de la contemplation divine », en l'âme de la Vierge où reposent sept calices de lumière ardente : la sagesse, l'intelligence, le conseil et la science, la foi, la prudence et la réflexion, *investigatio rationis*. Et dans toutes ces lampes mystiques, la lumière de la connaissance s'alimente

(1) *Nat. B. V.*, 6; Nogues, p. 145.
(2) Éd. Revue Thomiste, Saint-Maximin (Var), 1934.
(3) Bosc Frères, Lyon, 1935.
(4) Paris, Vrin, et Ottawa, Inst. d'études médiévales, 1935.

d'huile par une mèche symbolique : l'huile de la pitié pour nous et de la dévotion à Dieu imbibait tout l'esprit de la Vierge, qui flambait comme une mèche par tous ces feux (1).

Quand on se plie au jeu subtil des métaphores pour saisir en sa pureté le thème poétique que chantent les images, on s'élève à une intuition de foi où la piété la plus saine trouve une joie très pure : cette Vierge toute brûlante et toute ardente, ornée de ses lampes mystiques, cette âme virginale où tout est feu et lumière, sans aucun doute, c'est Notre-Dame qui nous est ainsi révélée par ces symboles, dans son profond mystère et dans un jour exact.

Le procédé a donc sa valeur, mais il s'agit d'en bien saisir la nature. Quand de modernes théologiens tirent l'Écriture en tous sens pour *prouver* tout ce qu'ils veulent et se croient dans la tradition des Pères et des grands médiévaux, ils se leurrent : Albert le Grand, ici, ne veut point *prouver*, il *expose*, il met à la portée de son auditeur des thèmes d'enseignement pour la prédication et l'édification. L'Écriture n'y est pas usurpée comme *source* de foi, comme principe de raisonnement et de démonstration, mais comme *lieu poétique*, comme source d'images : elle y sert de base allégorique pour soutenir l'imagination et conforter la mémoire dans la perception du mystère. Pour saisir la valeur de ces exposés, il faut chercher, sous la diaprure des thèmes allégoriques, la trame solide des intuitions de foi qui soutiennent toutes les symboliques couleurs.

Or ces intuitions de foi, en la contemplation de Marie, irradient du mystère révélé en saint Luc. Tout part, dans la doctrine mariale d'Albert, d'une certitude immense, d'une vérité éblouissante et inépuisable : *Marie est la Mère de Dieu !* Comme le physicien trouverait tout le secret de notre monde physique dans la connaissance parfaite d'un seul rayon de lumière, le théologien découvrirait toutes les grandeurs de Marie dans la connaissance parfaite de sa divine maternité. A partir de cette intuition fondamentale, saint Albert trouve en la « précieuse Vierge » toutes les beautés, toutes les perfections et toute la puissance que cette prodigieuse grandeur impérieusement exige.

Son génie n'a pu se défaire des données traditionnelles,

(1) *De Natura Boni*, Genevois, pp. 51-53.

touchant la souillure originelle en Marie, mais ceci concédé il veut la sanctification de la Vierge aussi parfaite, aussi pleine, aussi miraculeuse et merveilleuse que possible. Elle fut « pleine de grâce » en toute sa personne. « Elle ne serait pas pleine de grâce, dit-il, si quelque perfection de la grâce lui manquait, de sorte que, sans aucune restriction, dans le sens le plus large et le plus vrai du mot, elle est absolument pleine de grâce (1). » Voilà pour ainsi dire la majeure universelle de tous ses raisonnements : ainsi pour Albert, Marie fut sanctifiée aussitôt après sa conception, exempte de toute convoitise, de tout péché, de toute tentation, de toute imperfection, elle fut impeccable de fait, et si elle ne fut point préservée de la mort, puisqu'elle fut un instant soumise au péché et dut en subir le châtiment, elle fut du moins préservée de la corruption du tombeau : n'ayant jamais donné son cœur au néant des vanités, elle n'avait pas à donner son corps au néant de la pourriture funèbre (2). Et au bout de tout, faisant écho à saint Anselme, le maître de Cologne écrira de Marie que « *sa pureté constitue la plus haute approximation déiforme possible à une simple créature, en élan vers la première lumière* (3) ».

Cette plénitude de grâce met Notre-Dame au-dessus de toutes les créatures, dans un ordre unique, l'ordre de la maternité divine, infiniment « proche de Dieu » : *Deo propinquissima*, très semblable à la perfection de la divine essence : *Deo simillima*. Plénitude portée à son comble par la maternité merveilleuse, qui fait de Marie la personne la plus divine au monde après la personne de son Fils, tellement *associée* à Lui dans la rédemption qu'elle a été la coopératrice, l'auxiliaire, la nouvelle Ève de ce nouvel Adam, surtout au Calvaire, où saint Albert la voit toute compatissante à la Passion du Seigneur.

Ayant part, dit-il, à la Passion, *consors Passionis*, elle devint aide du Christ en la Rédemption et Mère de la régénération. Ainsi, en raison de cette fécondité mystique qui la rendit Mère spirituelle de tout le genre humain, non sans douleur d'enfantement, elle nous a tous appelés et engendrés en son Fils et par Lui à la vie éternelle.

(1) 2 *Sum. Théol.*, tr. 17, q. 111, Borgnet, 37, col. 168[b]; Mellet, p. 78.
(2) Cf. Mellet, *loc. cit.*, pp. 82-104.
(3) *Mariale*, q. 159; cf. Mellet, p. 109.

Ainsi, pour saint Albert, *tous les trésors de la grâce* passent par ses mains. Universalité réelle, qui s'étend à *chaque* grâce : toutes nous arrivent par notre mère : *omnes ad numerum transeunt per ipsius manum*. Et c'est à tous que la Vierge Bienheureuse distribue les biens de son Fils : *effluit ex ea gratia in omnes*, car elle s'est élevée dans la lumière du Verbe au plan même de la Providence de son Fils, d'où elle garde universellement tous les hommes, et singulièrement chacun de nous.

Bérulle

Pour trouver des formules aussi pleines, aussi éblouissantes, il nous faut arriver à Bérulle. Les *Cahiers de la Vierge* ont précisément publié depuis peu un important extrait de son œuvre mariale : *Notre-Dame dans l'Enfance de Jésus* (1).

Pour Bérulle, c'est dans l'Incarnation du Verbe que se concentrent toutes les lumières qui rejaillissent sur la Mère de Dieu ; c'est de cette œuvre prodigieuse qu'il tire toutes les grandeurs de Marie. Ces grandeurs du Verbe incarné, dit-il, « donnent jusqu'à sa Mère, car les grandeurs du Fils et de la Mère sont jointes ensemble en ce mystère du Fils et de la Mère. Il est enfant, mais il est Dieu. Elle est mère d'un enfant, mais elle est mère d'un Dieu... » (p. 19). Bérulle a le secret de ces formules lumineuses et profondes :

> Procession nouvelle, dit-il, de l'Incarnation, mais divine : procession du Fils engendré en sa Mère et sortant de sa Mère ; procession qui se fait par amour, et par l'amour personnel de la Très Sainte Trinité, qui est le Saint-Esprit.

Et ce rapprochement encore où le Fils nous est montré « naissant par amour en la Très Sainte Vierge, de la substance de la Vierge, comme il est naissant par connaissance au sein du Père, de la substance du Père » (p. 26). Et sur le *Fiat* de l'Annoncée : « *Fiat* beaucoup plus puissant en son issue et en son effet que celui que Dieu a prononcé en la création de l'univers ; car celui-là lors a fait le monde, celui-ci maintenant fait l'auteur du monde » (p. 30).

(1) Juvisy, Éditions du Cerf, 1935.

« La grâce de la Nativité, dit encore Bérulle, est une grâce établissant la Vierge en éminence, en autorité et en puissance dans le temps et dans l'éternité, sur les anges et sur les hommes, et sur toutes les créatures » (p. 44); car sa puissance de donner le Christ au monde « est fondée en la puissance de l'engendrer ». J'en ai assez dit pour faire souhaiter de lire ces pages où Notre-Dame apparaît en son ordre incomparable de grandeur : « Ordre, dit Bérulle, le plus merveilleux qui puisse être après l'ordre et la dignité suprême de l'union hypostatique. »

Saint Alphonse de Liguori

Le malheur fut qu'une telle doctrine n'eut point assez d'influence pour arrêter les débordements du jansénisme : Marie est absente du ciel des *Pensées*! Un savant mariologue, le P. Dillenschneider, a récemment fait l'historique de ces courants d'opposition à nos traditions mariales (1). Heureusement l'humanisme érasmien, le protestantisme, le jansénisme provoquèrent une réaction dont la doctrine alphonsienne est comme le couronnement. Dans un récent volume, *La Mariologie de saint Alphonse de Liguori*, le P. Dillenschneider vient d'étudier pour elle-même la doctrine des *Glorie di Maria*, l'ouvrage bien connu du docteur napolitain (2).

Les principes fondamentaux de la mariologie alphonsienne découlent de deux faits : la maternité divine de Marie, son « association » à l'œuvre entier de la Rédemption. Saint Alphonse pose en principe que Marie n'est Mère de Dieu que pour *coopérer* aux fins de l'Incarnation, à notre salut : « *A tal fine è stata fatta madre di Dio* (3). » Qu'on remarque la force de ce postulat : la fin totale de l'Incarnation du Verbe, selon le dessein de Dieu, enveloppe dans l'ordre entier de ses moyens l'adhésion de Marie et son concours maternel;

(1) *La Mariologie de saint Alphonse de Liguori, son influence sur le renouveau des doctrines mariales et de la piété catholique après la tourmente du protestantisme et du jansénisme*, Fribourg, 1931.

(2) Clément Dillenschneider, *La Mariologie de saint Alphonse de Liguori, sources et synthèse doctrinale*, Fribourg (Suisse), 1934.

(3) Glorie, *Salve, Regina*, c. 5, § 3; Dillens., p. 108.

médiatrice dès le principe, elle dut recevoir un capital de grâces adéquat à son rôle, supérieur par conséquent aux grâces de tous les hommes qui devaient les recevoir d'elle (1). Sur ce fondement, saint Alphonse nous montre sans peine comment la Vierge est corédemptrice, mère des hommes et médiatrice de toutes les grâces. Mais c'est dans le savant ouvrage de l'auteur — un vrai traité de mariologie, clair et substantiel — qu'il faut admirer de telles perspectives (2).

Les contemporains

J'en arrive à nos contemporains. Je ne puis, hélas! que signaler d'intéressants opuscules (3) : *La Vierge et le sacrifice*, du P. Bouchage (4), *Mon idéal, Jésus Fils de Marie* du P. Neubert (5), *La Couronne aux Douze étoiles* de Dom Ildefons Munding, traduit de l'allemand par l'abbé L. Brevet (6), et ces témoignages des Scouts et des Guides à *Notre-Dame de la Route*, où l'on trouve qu'au sentiment d'un louveteau l'on doit nommer ainsi la Vierge parce que « c'est Elle qui a appris l'Enfant Jésus à marcher » (7).

Je ne puis m'étendre non plus sur l'ouvrage si remarquable du P. Petitot : *Histoire exacte des apparitions de Notre-Dame de Lourdes à Bernadette* (8); on voudra le lire, ainsi que la retraite posthume du P. Raymond Boulanger sur les quinze Mystères : *Le Dieu de Marie dans le Saint Rosaire* (9). Aux amateurs de poésie je signale les belles stances d'Ar-

(1) Glorie, *Discorso della nascita*, punto 1; Dillens., p. 108.

(2) Voir supp. janvier la chron. du P. Simonin, p. [56].

(3) On a parlé ailleurs du *Village de la Vierge* de Maurice Brillant, de *Notre-Dame de Mai* du chanoine Garnier, de *La Vierge Marie* du P. Monsabré. Cf. *La Vie Spirituelle*, mai 1935, pp. 208, 212, 213. Le temps très limité ne nous a pas permis de donner à tous les auteurs toute l'attention qu'ils méritaient.

(4) Beauchesne, 1935.

(5) D'après l'esprit du P. Chaminade, Mulhouse, Salvator, et Castermann, Paris, 1935.

(6) Mulhouse, Salvator, et Castermann, Paris, 1935.

(7) *Les Cahiers de la Vierge*, Éditions du Cerf, Juvisy, 1935.

(8) Desclée de Brouwer, Paris, 1935.

(9) *Les Cahiers de la Vierge*, Éditions du Cerf, Juvisy, 1935.

mand Godoy : *Les litanies de la Vierge* (1). Mais est-il besoin de dire que *Le Mois de Marie* du P. Sertillanges (2) nous réserve des joies et des lumières surprenantes? C'est un scintillement de diamants sertis dans une langue fermement ouvragée. Chaque pensée a plusieurs facettes. Il faut lire lentement, s'arrêter à chaque point de vue, prolonger dans une méditation personnelle ce que l'auteur vous suggère, et trouver dans une prière secrète cette chaleur que ne fait point naître d'emblée cette lumière de pure intelligence. Ainsi seulement on possédera la richesse d'intuitions comme celle-ci, dont cet ouvrage est plein : « A cause du Père, Marie a en elle toute puissance, à cause du Fils toute sagesse, à cause de l'Esprit tout amour. » Chaque mot offre un horizon immense à la méditation du cœur! (3)

Dans le petit livre de M. J. Malègue, *De l'Annonciation à la Nativité* (4), apparaît, en transparence, le filigrane très délicat du profil de la Vierge. L'art de l'écrivain suggère beaucoup plus qu'il ne dit. Et qu'il a bien saisi le mystère d'union qui ne fut jamais si intime qu'en ces premiers temps de la divine maternité.

Ces textes ne se résument pas, il faut, en les lisant, attacher son regard aux perspectives où se laisse deviner, à l'arrière-plan des mots et des images, celle qui fut la plus sublime et la plus secrète des femmes.

Je finirai par un petit livre profond traduit et extrait, par le P. Geiger, d'un ouvrage allemand sur la virginité et le célibat, de M. J. Dillersberger : *Le Mystère de la Virginité* (5). La Virginité de Marie nous y apparaît d'une valeur prodigieuse : cette virginité va changer la face des choses, elle se trouve au principe d'une nouvelle humanité.

Dans la Nouvelle Alliance, dit l'auteur, la maternité ne vient pas du sang. Elle est donnée à la Vierge par le Saint-Esprit. Maternité nouvelle, au sens plein de la Nouvelle Alliance. C'est sur ce point

(1) Bernard Grasset, Paris, 1934.

(2) *Les Cahiers de la Vierge*, Éditions du Cerf, Juvisy, 1935.

(3) Cf. *La Vie Spirituelle*, mai 1935, A.-M. Carré, *Pour le mois de Notre-Dame*.

(4) Flammarion, Paris, 1935. Voir sur ce livre, J. Madaule, *Vie Spirituelle*, mai 1935, p. 108.

(5) *Les Cahiers de la Vierge*. Éditions du Cerf, Juvisy, 1935.

que l'ordre de la Rédemption renverse l'ordre de la création, comme des forces volcaniques qui s'échappent des profondeurs secrètes, forces de pureté qui jaillissent du genre humain avec la véhémence de puissances créatrices, et s'élèvent au-dessus de toute chair. Qui peut le comprendre?

La famille de la Nouvelle Alliance, qui est au principe de la chrétienté, est une *famille virginale.*

Contemplez le rayonnement de clarté et de lumière qui émane de la pureté de cette famille. C'est dans ce rayonnement qu'est venu le Sauveur... Son œuvre remplit d'étonnement. Il commence la guérison par le point le plus profond, par l'endroit où l'homme est atteint le plus gravement, par l'œuvre de la génération. Il veut commencer la Rédemption là où le malheur prend mystérieusement, où la vie a été empoisonnée et profanée dans son germe — dans le mariage, dans la famille.

Les âmes mariales surtout aimeront cette doctrine où leur sera donné de contempler, après la sainte famille de Nazareth, le mystère d'un autre groupe : Jésus, Marie et Jean sur le Calvaire, au moment où naît l'Église. J'aime finir par cette vue. « La parole qui a fondé l'Église la voici : Femme voici ton Fils — Fils, voilà ta Mère. » Aussitôt après ces paroles saint Jean nous dit très profondément : « Jésus savait que tout était accompli » (Jean, XIX, 28). En effet, il venait de faire son testament, il avait tout mis en ordre. Mais son testament c'est le *Nouveau* Testament, le testament éternel, l'alliance nouvelle, l'Église. L'Église était devant Lui : La Mère et le Fils. Car c'est là l'essence de l'Église : des hommes unis en une seule famille par la parole du Seigneur et par son sang », nous tous unis en Marie à Jésus qui nous donne sa Mère et nous donne à sa Mère.

fr. ÉTIENNE LAJEUNIE, O. P.

Le Gérant : E. AUBIN. Imp. E. AUBIN ET FILS. — LIGUGÉ (Vienne).